

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centimes par an

CADIEUX &amp; DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES, No 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

## A NOS ABONNÉS

A l'occasion de la nouvelle année, nous prions les abonnés du *Propagateur des bons livres* d'agréer nos félicitations, et en même temps nos meilleurs souhaits, pour leur santé, leur prospérité et leur bonheur, avec toutes les bénédictions du ciel sur eux, sur leurs œuvres, et sur leurs familles.

DICTIONNAIRE APOLOGÉTIQUE

DE LA

FOI CATHOLIQUE

CONTENANT LES

PREUVES PRINCIPALES DE LA VÉRITÉ DE LA RELIGION

ET

Réponses aux objections tirées des Sciences humaines

PAR

J.-B. JAUGEY

Prêtre, docteur en théologie

AVEC LA COLLABORATION D'UN GRAND NOMBRE DE SAVANTS CATHOLIQUES

1 fort vol. grd. in-8 de 3200 pages.

PREFACE

Le titre de ce Dictionnaire en indique suffisamment la nature et l'objet; néanmoins il ne sera pas inutile, croyons-nous, de fournir ici au lecteur quelques éclaircissements sur le but spécial, en vue duquel nous le publions, sur les principes qui ont présidé à sa composition et sur son contenu.

I. But.—Autrefois, dans notre monde chrétien, on naissait croyant; aujourd'hui l'enfant naît sceptique; il commence à douter aussitôt qu'il commence à raisonner. A toutes les époques, le scepticisme a fait des victimes, mais jamais cette fatale maladie n'avait envahi les esprits aussi universellement que de nos jours. Non seulement, en effet, elle sévit dans les classes lettrées, où souvent elle est engendrée par des études mal conduites et par l'abus même des facultés intellectuelles, mais elle exerce ses ravages jusque dans les couches les plus infimes de la société; elle se

manifeste, non seulement dans l'âge mûr et dans la vieillesse, où elle est parfois le fruit des déceptions de la vie, mais dès l'adolescence, à une époque où l'esprit, encore dépourvu de toute expérience, semble à peine capable de soupçonner l'existence de l'erreur.

Le scepticisme contemporain, il est vrai, ne s'étend pas à tous les objets de nos connaissances; en particulier, il ne s'étend pas aux sciences qui ont la matière pour objet et qui se fondent sur l'expérience, mais il atteint toutes les croyances religieuses; il n'est pas, comme autrefois, limité à certaines vérités particulières, il porte sur les principes mêmes, sur les racines de toute conviction religieuse et morale. On peut le considérer comme le mal capital de notre époque, comme le ver rongeur du christianisme au milieu de notre société. Tout homme qui en subit les perniciosités atteintes perd aussitôt la foi chrétienne, car cette foi est essentiellement une croyance ferme, absolue et non provisoire, en la parole de Dieu annoncée par l'Église. Bientôt même il perd ce qu'on peut appeler la foi naturelle en Dieu, en l'immortalité de l'âme, en la vie future, ou du moins, sa croyance à ces vérités primordiales devient chancelante, incertaine; il ne peut plus se délivrer de la crainte d'être le jouet d'une illusion.

Cette disposition malade des esprits, s'ajoutant aux autres tentations qui sont les mêmes aujourd'hui qu'autrefois, explique la diminution considérable du nombre et de la fermeté des croyants au milieu de nous. Elle explique aussi ce phénomène étrange d'efforts admirables, accomplis de nos jours par l'Église dans le domaine des œuvres de charité et d'instruction populaire, et de résultats si faibles au point de vue de la conservation de la foi dans les intelligences.

Faut-il voir, dans cette violente inclination au scepticisme religieux que les générations actuelles apportent en naissant, un effet des lois d'atavisme? Est-ce

un héritage à nous transmis, avec la vie, par les générations qui nous ont précédés, et qui, depuis un siècle et demi, n'ont cessé de tout discuter, de tout critiquer, de tout essayer en matière de religion, pour aboutir finalement au doute, c'est-à-dire au nihilisme religieux et philosophique? Peut-être; mais on ne peut voir là qu'une cause partielle du phénomène que nous constatons. Il y en a d'autres, qui sont propres à notre temps, et que nous voulons brièvement indiquer.

La première et la plus puissante se trouve, à notre avis, dans les conditions désastreuses et contraires à la nature, au milieu desquelles naît, se développe et s'accomplit aujourd'hui la vie morale des individus. Pour arriver à la certitude en matière de religion, c'est-à-dire au sujet de vérités placées en dehors de la portée de nos sens, l'homme a besoin du secours de la société, il a besoin d'être enseigné avec autorité, et, en quelque sorte, entraîné à croire. Abandonné à ses forces personnelles, il ne peut arriver à la certitude en cette matière que par un amour très vif de la vérité et par des efforts considérables pour l'atteindre. L'individu parvenant par ses seules forces à la possession de la vérité religieuse complète, ou du moins suffisante, ne sera donc jamais qu'une exception. Or qu'arrive-t-il dans notre société contemporaine, où tous les cultes sont librement et publiquement professés, où les hommes de toutes les opinions, les catholiques, les hérétiques, les athées, les indifférents sont intimement mêlés, où tous les arguments, toutes les vérités, toutes les erreurs, toutes les pratiques frappent sans cesse les regards de l'enfant, du jeune homme, de l'homme fait, où les convictions les plus contradictoires sont traitées avec le même respect? Il arrive que ces influences opposées se neutralisent, et que l'action de la société, qui, d'après le plan divin et les besoins de la nature humaine, devait peser d'un poids considérable sur l'esprit de l'individu pour y produire la certitude en matière religieuse, se trouve presque entièrement annihilée. L'homme n'est plus entraîné vers la vérité que par l'attrait qu'elle exerce naturellement sur son intelligence et par la force de la grâce divine.

Non seulement l'influence du milieu dans lequel nous vivons prive l'intelligence d'un moyen puissant et moralement nécessaire d'arriver à la certitude en matière de religion, mais elle s'oppose directement à l'acquisition et à la conservation de cette certitude. En effet, ayant perpétuellement sous les yeux le spectacle des doctrines religieuses les plus contraires, professées par des hommes de même science, de même bonne foi et parfois, du moins en apparence, de même vertu, nous en concluons naturellement que nous ne pouvons être certains de rien dans ces questions et que la prudence nous commande de nous abstenir de tout jugement définitif et absolu. Il se fait ainsi, dans les esprits, un travail sourd, mais très profond, dont les résultats sont désastreux, travail souvent

inconscient, qui fait que nombre de nos contemporains ont déjà perdu leurs convictions religieuses, presque avant de s'apercevoir qu'elles étaient en danger.

Cette influence néfaste est centuplée par l'habitude universelle de la lecture, qui éveille forcément l'attention sur cette contradiction des croyances, et par la liberté de tout dire et de tout écrire. L'esprit, en effet, se trouve, dès son premier éveil, entraîné dans un chaos d'opinions et d'arguments contraires, dans lequel il ne peut que très difficilement discerner la vérité. Le résultat final et promptement atteint d'un pareil état de choses, c'est que l'intelligence se détourne de ces questions qu'elle considère comme insolubles, et se persuade qu'on ne peut arriver, en ces matières, qu'à des opinions provisoires, probables, dont la vérité dépend des temps et des lieux. Voilà quelle est, à notre avis, la cause principale du mal que nous avons signalé.

Les progrès merveilleux accomplis dans les études consacrées à la science des corps, et les grands avantages de l'ordre matériel que ces progrès ont procurés à l'homme, contribuent aussi à ce résultat. Ce n'est pas que le progrès d'une science quelconque puisse par lui-même nuire aux convictions religieuses; loin de là, il est, par sa nature, propre à les affermir et à les développer; mais il peut devenir l'occasion d'abus funestes, et c'est ce qui est arrivé. Les esprits, dans notre siècle, se sont tellement occupés de l'étude des corps, ils se sont tellement façonnés aux procédés qui comportent les sciences de cette espèce, qu'ils sont devenus presque incapables de se livrer aux études religieuses. Tout ce qui ne se prouve point par l'expérience, tout ce qui ne tombe pas sous les sens, tout ce qui s'écarte des lois que nous voyons inviolablement suivies dans les phénomènes matériels, nous semble être dépourvu de réalité et appartenir au monde des chimères ou des hypothèses.

A côté de ce scepticisme religieux, qui est comme inné dans les générations actuelles, il faut placer la haine du christianisme qui, dans tous les siècles, a poussé un certain nombre d'hommes à combattre la foi chrétienne. Ces ennemis, pour ainsi dire, personnels du Christ sont aujourd'hui nombreux et puissants; leurs paroles retentissent à toutes les oreilles et leurs écrits sont dans toutes les mains. Enfin il faut considérer que la diffusion de l'art de lire et d'écrire, ainsi que les nouvelles conditions de la vie politique et sociale ont multiplié, comme à l'infini, le nombre des travailleurs sur tous les terrains des connaissances humaines. De là ce déluge d'objections contre la foi catholique, sous lequel on espère la submerger. Les unes sont anciennes pour le fond, mais se présentent sous des formes nouvelles; ce sont principalement celles qui se tirent de la philosophie, de la théologie, et de l'histoire; un certain nombre d'autres sont relativement récentes et portent surtout sur l'Écriture sainte, elles sont le fruit de la critique rationaliste;

les autres enfin sont puisées dans les sciences naturelles, principalement dans la préhistoire, dans la linguistique, dans l'ethnologie et dans l'histoire des religions. C'est en vue de cette situation morale et des dangers qu'elle fait courir à la vérité religieuse qu'a été conçu et réalisé le projet de ce *Dictionnaire apologétique*. Il est destiné, dans notre intention, à mettre à la portée et, pour ainsi dire, sous la main de tout lecteur de bonne volonté les preuves principales de la foi catholique, avec les réponses les plus solides aux objections de toute nature que l'on fait contre elle. Nous y avons condensé et mis en lumière une multitude d'arguments, de faits et de renseignements, qu'on ne pourrait se procurer ailleurs que par l'étude d'un grand nombre d'ouvrages, au prix de beaucoup de travail et d'argent. Tel a été notre but.

II. PRINCIPES SUIVIS DANS LA COMPOSITION DE CET OUVRAGE. — Les principes qui, à notre avis, doivent guider l'apologiste catholique, lorsqu'il se place au point de vue indiqué ci-dessus, et que nous avons cherché à suivre fidèlement dans la composition de ce *Dictionnaire*, peuvent se ramener aux quatre suivants : Orthodoxy. Impartialité. Science et Charité.

*Orthodoxie.* — Nous plaçons l'orthodoxie au premier rang, parce que l'apologiste qui, pour les besoins de la défense, altère ou abandonne comme insoutenable un point quelconque, même secondaire, des doctrines que l'Eglise impose à la croyance de ses enfants, renverse par la base toute la démonstration de la foi catholique. En effet, l'Eglise se proclame établie de Dieu pour enseigner la vérité religieuse et infaillible dans l'exercice de cette mission; si donc l'on concède que l'un des points de la doctrine qu'elle impose à la foi de ses enfants est une erreur, on concède par là même qu'elle n'est pas infaillible, qu'en s'attribuant ce privilège, elle se trompe ou bien elle nous trompe, et que, par conséquent, elle ne vient pas de Dieu. En matière apologétique s'applique rigoureusement la parole du Seigneur : "Qui ergo solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno celorum." (Matt. v. 19.)

Mais si c'est une loi inviolable pour l'apologiste de n'abandonner aucun des points de doctrine imposés par l'Eglise à notre croyance, c'est aussi pour lui une règle stricte de ne rien ajouter à cette doctrine de son propre fonds ou sur l'autorité de qui que ce soit. La violation de cette loi constituerait de sa part une faute très grave. En effet, il usurperait un pouvoir qui ne lui appartient pas, en présentant comme une vérité certaine de la foi catholique une doctrine que l'Eglise ne propose pas comme telle, et il jetterait une regrettable confusion dans les esprits, en défendant comme également incontestables des propositions dont les unes sont garanties par une autorité infaillible et les autres par son propre jugement privé. Agir ainsi, c'est défendre, non pas la foi de l'Eglise, mais les croyances personnelles de l'apologiste, deux choses qu'il importe de ne pas confondre. C'est donc une règle sacrée pour le défenseur de la foi de ne jamais soutenir, comme faisant partie du dogme catholique, aucune proposition qui n'ait été l'objet d'une définition infaillible de l'Eglise, ou qui n'appartienne incontestablement à son enseignement ordinaire et universel.

Toutefois la tâche de l'apologiste n'est pas limitée à la défense des vérités que l'Eglise impose à notre foi; elle comprend encore d'autres objets. C'est d'abord la défense des doctrines qui, sans appartenir incontestablement à la foi catholique, sont communément reçues dans l'Eglise, que le Saint-Siège favorise en les faisant enseigner dans ses écoles, et en censurant les opinions opposées, comme fausses ou dangereuses. L'apologiste n'est pas obligé de soutenir ces doctrines communes dans l'Eglise comme infailliblement vraies; il doit même faire observer que la vérité n'en est pas garantie par la décision de la suprême autorité ecclésiastique; mais il lui incombe de montrer que l'Eglise, en les favorisant, suit ordinairement les règles de la prudence et travaille en faveur de la vérité. Nous disons "ordinairement,"

parce qu'il n'est pas impossible que l'erreur se glisse dans une sentence provisoire rendue en faveur d'une doctrine commune, mais laissée à l'état d'opinion; l'apologiste doit proclamer cette possibilité d'erreur, et, le cas échéant, reconnaître loyalement l'erreur commise.

L'Eglise n'est pas seulement attaquée dans son enseignement, elle l'est aussi dans sa conduite, et c'est là un autre objet de la tâche de l'apologiste contemporain. Les apologistes des premiers siècles n'avaient pas à traiter ce genre de difficultés, puisque l'Eglise n'avait pas encore d'histoire; mais aujourd'hui elle a derrière elle un passé de dix-huit siècles, et il faut montrer que pendant ce long espace de temps, elle a constamment porté les caractères d'une œuvre divine, que jamais elle n'a rien fait, rien subi, qui dénote une institution d'origine purement humaine. Cette preuve de la vérité de la foi catholique, à laquelle chaque siècle apporte un nouvel éclat, est attaquée de mille manières, et il incombe à l'apologiste de repousser ces attaques; mais quelles règles l'orthodoxie lui impose-t-elle en cette matière? Ces règles découlent des deux principes suivants: premièrement l'Eglise n'est jamais abandonnée par Jésus-Christ son divin fondateur; secondement, l'Eglise est composée d'hommes soumis aux infirmités humaines. Du premier de ces principes il suit que l'Eglise, en aucun temps, dans aucune circonstance, n'offre rien dans son histoire qui soit incompatible avec les privilèges d'une société spécialement assistée de Dieu pour l'accomplissement de sa mission, que l'ensemble de ses lois, de ses actes et des résultats obtenus par elle porte la marque de l'assistance divine. Par conséquent l'orthodoxie nous oblige à soutenir et à montrer: que jamais l'Eglise n'a ordonné ni approuvé aucun acte, aucun usage qui fût opposé soit à la loi naturelle, soit à la loi positive de Dieu; que sa législation a toujours été sage et propre à produire la sanctification des hommes; qu'en réalité elle a produit cette sanctification dans une mesure suffisante; mais elle ne nous oblige pas à soutenir que ses lois et ses procédés ont toujours été de la plus grande perfection et de la plus grande opportunité possibles. Du second principe énoncé, il suit que les membres de l'Eglise, les papes, les évêques, les prêtres, les religieux ont inévitablement succombé, en plus ou moins grand nombre, aux faiblesses humaines. L'orthodoxie ne nous oblige donc pas à prendre toujours la défense de la conduite des papes, des évêques, des prêtres et des ordres religieux; elle nous commande même, en certains cas, de la condamner hautement, puisque l'Eglise elle-même a publiquement reconnu, à diverses reprises, la culpabilité de plusieurs de ses ministres, et la réalité des abus qui s'étaient introduits dans son sein. En somme, l'orthodoxie de l'apologiste consiste à défendre tous les points de l'enseignement de l'Eglise, en matière de dogme et de mœurs, avec le degré de certitude ou de probabilité qu'elle leur attribue elle-même, sans y rien ajouter et sans en rien retrancher; nous avons conscience de n'avoir rien négligé pour rester fidèle, dans le présent *Dictionnaire*, à cette règle fondamentale de l'apologétique catholique.

*L'impartialité.* — La seconde loi qui s'impose à l'apologiste est celle de l'impartialité. L'impartialité n'est, au fond, qu'une forme spéciale de la justice, dans le cas actuel, c'est la ferme disposition à attribuer à chaque argument, à chaque opinion, la force probante ou la valeur qui lui appartient, et qu'un homme ami de la vérité doit lui connaître. Or le jugement porté sur une opinion, ou sur un argument, dépend surtout des principes qui constituent, pour chaque individu, la règle d'après laquelle il mesure la vérité des choses, et de là est né le préjugé si répandu que l'apologiste ne peut être impartial; c'est, dit-on, un avocat et non un juge. Les motifs qui, dans l'opinion commune, doivent toujours faire soupçonner l'impartialité de l'apologiste sont les deux suivants: le premier est sa conviction même, et le second est son désir de réussir, aux yeux du lecteur, dans la tâche qu'il entreprend. Examinons de près ces deux causes pré-

tendues de la partialité imputée à l'apologiste.

La première, si elle exerce une influence quelconque, agit sur tout homme qui entreprend de traiter sérieusement la question religieuse ou même n'importe quelle question: elle influe également sur tous, croyants, incroyants ou sceptiques. En effet, il faut supposer chez l'auteur qui veut traiter sérieusement les questions d'apologétique, une étude préalable suffisante, sans laquelle il serait évidemment incapable de pénétrer à fond les arguments et d'en apprécier la valeur. Or, cette étude l'a nécessairement conduit à la persuasion, soit de la vérité de la foi catholique, soit de sa fausseté, soit de son incertitude. Dans le premier cas, il ne peut être impartial, dit l'objection, parce que sa conviction l'entraîne invinciblement à exagérer la valeur des arguments favorables et à diminuer celle des arguments opposés. Il faut évidemment en dire autant de l'incroyant, que sa persuasion de la fausseté de la religion entraîne en sens contraire. Reste donc le sceptique, celui dont la persuasion est que la vérité de la religion est douteuse, qu'elle ne peut être connue avec certitude. Sa condition est-elle meilleure que celle du croyant ou de l'incroyant? En aucune façon. Car sa conviction que la certitude est impossible, en cette matière, l'entraînera naturellement à diminuer la valeur de tous les arguments capables de convaincre en un sens ou dans l'autre et à exagérer celle des arguments opposés soit à la foi, soit à l'incrédulité. Si, en effet, il reconnaissait la force démonstrative d'un seul argument, n'importe en quel sens, sa conviction serait logiquement détruite, et il deviendrait par le fait même croyant ou incrédule. Sa situation, au point de vue de l'impartialité, est donc absolument la même que celle des autres: son esprit est préoccupé par une conviction d'après laquelle il juge, celle de l'incertitude de la vérité religieuse. Si le préjugé vulgaire contre l'apologiste était fondé, il faudrait donc admettre cette conclusion absurde: Quiconque a suffisamment étudié la question religieuse pour se faire une conviction est incapable de la traiter parce qu'il est partial; celui-là seul peut la traiter avec impartialité, c'est-à-dire avec justice, qui ne l'a pas étudiée!

Le second motif allégué contre l'impartialité de l'apologiste a moins de valeur encore. On dit, en effet, que le défenseur de la religion est porté à altérer la vérité, ou du moins à la voiler, par le désir qu'il a de faire triompher la religion plus complètement aux yeux de son lecteur: en d'autres termes, on suspecte sa loyauté à cause de son amour pour la religion et aussi à cause de sa vanité intéressée à gagner devant le lecteur la cause dont il a pris la défense. Mais s'il en coûte au croyant d'avouer qu'il ne voit pas la solution de telle difficulté, dirigée contre la foi chrétienne, ou que telle preuve invoquée par lui n'a pas toute la valeur désirable, l'avoué est-il moins pénible, en pareil cas, pour l'athée ou pour le sceptique? Ceux-ci désirent-ils moins vivement que lui triompher aux yeux de leurs lecteurs? Si cet argument était fondé, il ne serait plus jamais permis de prendre la défense d'aucune opinion, même pour soutenir qu'elle est douteuse, sans s'exposer au soupçon de manquer de loyauté. L'écrivain est protégé contre la tentation de déloyauté dans la controverse par la voix de sa conscience, qui lui commande de respecter avant tout la vérité, et cette voix se fait entendre aux amis comme aux ennemis de la religion. Chez les catholiques, elle est fortifiée par la voix de l'autorité extérieure, de l'Eglise, qui commande à l'écrivain de défendre sa religion par la vérité et seulement par la vérité. Naguère encore, dans son *Bref Sapenumero considerantes* (1883), le chef de l'Eglise rappelait solennellement cette loi: "Avant tout, disait-il, que les écrivains aient ceci présent à l'esprit: la première loi de l'histoire est de n'oser rien dire de faux, ensuite c'est de ne pas craindre de dire la vérité quelle qu'elle soit et de ne prêter à aucun soupçon de flatterie ou d'animosité."

Le commandement de la conscience, commun à tous les hommes, et ensuite le commandement de l'Eglise, sacré

pour tout catholique, voilà ce qui protège l'apologiste contre la tentation de partialité, et doit écarter de lui autant et plus que tout autre, le soupçon de déloyauté dans la discussion.

Mais il y a plus, l'apologiste catholique se trouve placé, sous le rapport de l'impartialité, dans une condition beaucoup plus favorable que ses adversaires. En effet la conviction absolue qu'il a de la vérité de la religion et de son triomphe final, la solidité des preuves qui l'appuient, solidité attestée par l'expérience de dix-huit siècles de discussion et par le témoignage de tant de grands génies, lui permettent de dédaigner les artifices de langage et de raisonnement, qui s'imposent aux défenseurs des systèmes, incertains et nouveaux. Il est dispensé de la nécessité de faire, comme eux, flèche de tout bois. L'impuissance même dans laquelle il peut se trouver de résoudre une difficulté imprévue ne le déconcerte ni ne l'effraie; il sait que la réponse existe certainement et que s'il ne peut la trouver lui-même, un autre la trouvera. Rien donc ne l'oblige à se réfugier dans l'équivoque ou dans le sophisme, comme ses adversaires sont trop souvent contraints de le faire pour appuyer leurs théories personnelles, toujours changeantes et incertaines de l'avenir. Enfin la religion est pour lui une chose sacrée, qu'il ne peut sans sacrilège défendre par des armes indignes d'elle. Il sait que tôt ou tard ses sophismes et sa duplicité seraient percés à jour et deviendraient une flétrissure pour la cause sainte dont il a pris la défense. Son amour même et son respect de la religion lui font une obligation sacrée de la sincérité la plus complète. Nous croyons pouvoir compter que jamais aucun soupçon de partialité ne viendra même à l'esprit des lecteurs de cet ouvrage; tous reconnaîtront aisément que l'impartialité la plus complète a présidé à l'exposé des preuves, ainsi qu'à celui des objections et de leurs solutions.

*Science.* — Mais si la bonne foi et la doctrine du cœur suffisent, avec la grâce de Dieu, pour faire un croyant, elles ne suffisent pas pour faire un apologiste. Autre chose, en effet, est la conviction que l'on a de la vérité, autre chose la démonstration que l'on en fait. Pour prouver à autrui la vérité de la religion, il faut plus qu'une conviction solide; il faut la science de la théologie et de la philosophie, c'est-à-dire la connaissance approfondie de tout ce que l'Eglise enseigne et des preuves sur lesquelles s'appuie cette enseignement; il lui faut la connaissance des diverses sciences humaines, dans lesquelles les adversaires sont allés chercher les difficultés contre la vraie foi, et cette connaissance doit être profonde, non superficielle, afin que la force des arguments soit bien saisie et bien exposée. C'est ce qui nous a déterminé à faire appel, pour ce *Dictionnaire*, à la collaboration d'un grand nombre de savants catholiques. Aujourd'hui, en effet, le temps est passé où un seul auteur pouvait résumer toutes les connaissances de son temps, telle est actuellement la variété, telle est l'étendue des diverses sciences humaines que nul homme, nul génie, ne peut se flatter de les posséder toutes à fond. Les seules sciences religieuses: philosophie, théologie, dogmatique, théologie morale, Ecriture sainte, liturgie, droit canon, histoire ecclésiastique, approfondies avec tous les développements qu'elles ont reçus dans le cours des siècles, dépassent les forces intellectuelles de l'individu. Or, à ces connaissances, l'apologiste contemporain doit joindre celle de l'histoire générale, de l'histoire des religions, de la linguistique, de l'ethnologie de la géologie, de la préhistoire, de la cosmologie, d'une certaine partie de la médecine, de l'économie politique, etc... De cet état de choses, il résulte que les questions d'apologétique ne peuvent plus aujourd'hui être traitées à fond que par des spécialistes. Comme le montrent les signatures des articles du présent ouvrage, nous avons fidèlement suivi cette règle de conduite. On n'y trouvera aucun article important, qui ne soit dû à une plume déjà exercée et connue par ses travaux antérieurs sur la question. Outre la connaissance qui est le fond de la science, il faut encore à l'apologiste la méthode et la forme scientifiques. Les

esprits sont tellement façonnés aux procédés en usage dans l'étude des sciences, qu'ils veulent les retrouver partout, même dans les matières qui ne les comportent pas. Très souvent, il est vrai, ces procédés n'ont de scientifique que les apparences, et le public s'en contente; mais cela même est une nouvelle preuve de la fascination qu'exerce sur nos contemporains la forme scientifique donnée à l'argumentation. Au siècle dernier et dans les premières années du nôtre, l'apologiste accordait une grande importance aux preuves qu'on peut appeler sentimentales et littéraires; les harmonies du dogme et du culte catholique avec les besoins du cœur humain et avec la nature matérielle, les ressources merveilleuses qu'ils fournissent pour la culture des lettres et des arts, tels étaient les arguments que nos devanciers aimaient à développer en les entourant de tous les charmes de la littérature. Aujourd'hui le goût et les besoins du public sont tout autres, et c'est pour nous y conformer que nous avons choisi la forme du dictionnaire, forme qui exclut les développements littéraires et n'admet que les mots rigoureusement nécessaires à l'expression des idées. Pour le même motif nous avons relégué à l'arrière-plan l'argumentation qui se fonde sur certaines subtilités métaphysiques, et sur les vestiges, plus ou moins probables, d'une révélation primitive, le caractère de ces preuves, d'ailleurs très faibles en elles-mêmes, convenait peu à l'esprit positif de notre siècle. Le lecteur ne devra donc pas chercher ici les hautes et politiques considérations qui font le charme des livres apologétiques les plus célèbres chez nous, ni cette verve littéraire qui donne parfois tant d'attrait aux œuvres de nos polémistes. Ce sont des mérites que nous sommes loin de dédaigner, quoique leur influence réelle soit bien amoindrie dans notre monde actuel; mais la nature du présent ouvrage ne les comporte pas.

**Charité.**—La charité dont nous faisons l'un des principes de l'apologétique catholique ne doit pas être confondue avec l'indulgence pour l'erreur, avec je ne sais quelle générosité, je ne sais quel libéralisme envers les idées fausses. Nous avons dit plus haut que l'apologiste doit soutenir la vérité catholique tout entière, et qu'à l'égard des doctrines contraires à l'enseignement de l'Église il doit être intransigeant. Mais il en va tout autrement des hommes qui soutiennent ces doctrines. Aux yeux de l'apologiste, l'adversaire de la religion, à moins de preuves manifestes du contraire, est toujours un homme de bonne foi, un ami de la vérité. Et ici la charité n'est souvent que de la justice. Autrefois les ennemis de la religion étaient presque tous des rebelles, des hommes de mœurs dissolues, chez qui la bonne foi manquait totalement, ou chez qui l'erreur de l'esprit était la conséquence et le châtement des vices du cœur. Il n'en est plus de même aujourd'hui; la grande majorité des adversaires du catholicisme vit dans la bonne foi. Pour plusieurs, cette bonne foi a toujours été exempte de faute, parce qu'ils n'ont pas reçu le baptême, ou parce qu'ils ont été élevés soit dans une fausse religion, soit dans l'athéisme. Pour d'autres, leur erreur a été coupable à l'origine, mais ils sont depuis longtemps rentrés dans la bonne foi, et lorsque l'on considère tout ce qu'il leur aurait fallu de courage, de soins minutieux et constants pour conserver leurs croyances religieuses dans le milieu qui a entouré leur enfance ou leur jeunesse, on songe plus à les plaindre qu'à les condamner. Combien d'âmes parmi nos frères séparés, parmi nos incroyants et nos sceptiques, ont soif de la vérité et la cherchent, mais hélas! sans apporter à cette recherche le courage, parfois héroïque, qui serait nécessaire pour arriver à la conquérir! Dieu nous garde de toute parole amère, de tout soupçon injurieux à leur égard! Leur erreur se comprend trop aisément, quand on réfléchit à toutes les difficultés que présente la connaissance certaine de la foi catholique, pour qui n'a pas grandi dans le sein de cette unique Église du Christ, qui est la colonne de la vérité. Que d'objections et de difficultés de toute nature se présentent aux esprits, dont les préjugés sont malheureusement contre

la vérité! Les preuves les plus éclatantes de la divinité du christianisme, les miracles et les prophéties, sont elles-mêmes l'objet de tant d'attaques, qu'elles perdent une grande partie de leur évidence, lorsque des esprits, nourris en dehors de la vraie lumière, entreprennent de les étudier en détail; un certain nombre d'objections ne sont résolues que péniblement par les défenseurs de la foi catholique, et les réponses n'ont pas toujours cette éclatante supériorité qu'on voudrait trouver du côté de la vérité. Ceux-là seuls, croyons-nous, peuvent nier les difficultés sérieuses qu'offre l'étude de la religion aux hommes élevés en dehors d'elle, qui ne les ont jamais considérées de près et scrutées à fond. La charité s'impose à l'apologiste catholique, comme un devoir sacré, à l'égard de ceux qu'il combat. D'ailleurs, s'il était permis de nier ou de mettre en doute la bonne foi des adversaires, la discussion n'aurait plus raison d'être.

**III. CONTENU.**—Le contenu de cet ouvrage est tout entier indiqué dans le titre. Les 3,200 colonnes dont il se compose sont exclusivement consacrées à l'exposé des preuves principales de la foi catholique et à la solution des objections qui lui sont opposées. Pour le choix des arguments qui démontrent la vérité de la foi catholique, nous avons suivi la voie tracée par le concile du Vatican dans la constitution *Dei Filius* (ch. 4 : de la Foi): "Afin que l'hommage de notre foi, dit le saint concile, fût d'accord avec la raison, Dieu a voulu ajouter aux secours intérieurs de l'Écriture-Sainte des preuves extérieures de sa révélation, à savoir des faits divins, et surtout les miracles et les prophéties, qui en manifestant clairement la toute-puissance et la science infinies de Dieu, sont des signes de la révélation divine très certains et appropriés à l'intelligence de tous. C'est pour cela que Moïse et les prophètes et surtout le Christ Seigneur lui-même ont fait tant de miracles et de prophéties d'un si grand éclat; et nous lisons au sujet des apôtres: "Ceux-ci s'en étant allés prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux et confirmant leur parole par les miracles qui suivaient." (*Marc.* xvi, 20.) Et il est encore écrit: "Nous avons une parole prophétique certaine, sur laquelle vous ferez bien de fixer vos regards comme sur une lampe qui luit dans un endroit ténébreux." (*II Petr.* i, 19.)

Plus loin le saint concile ajoute: "L'Église par elle-même, à cause de son admirable propagation, de son éminente sainteté et de son inépuisable fécondité en tous biens, à cause de son unité catholique, et de son immuable stabilité, est un grand et perpétuel motif de crédibilité, un témoignage irréfutable de sa mission divine. Par là, comme un signe élevé au milieu des nations, elle attire à elle ceux qui n'ont pas encore cru, et elle donne à ses enfants la certitude que la foi qu'ils professent repose sur un très solide fondement."

Les principales preuves positives de la vérité de la foi catholique doivent donc être puisées à la triple source des prophéties, des miracles et du caractère divin que porte au front la sainte Église romaine. En conséquence, un soin spécial a été apporté dans ce Dictionnaire à l'étude des prophéties considérées comme preuves de la vérité de notre foi. Les articles consacrés à cette étude, et dans lesquels sont examinés les textes messianiques les plus certains et les plus fréquemment invoqués, dès l'origine, par les prédicateurs et les défenseurs de l'Évangile, sont l'œuvre de Mgr Lamy, professeur d'Écriture sainte à l'Université catholique de Louvain, du R. P. Corluy, S. J., et du R. P. Knabenbauer, S. J., également professeurs d'Écriture sainte, trois auteurs dont la science et l'orthodoxie sont attestées par leurs ouvrages, connus de quiconque s'occupe d'exégèse. La prophétie du Ps. xxi a été traitée par un savant professeur du séminaire de Langres, M. l'abbé E. Philippe. La question du miracle a été spécialement étudiée par M. l'abbé Vacant, professeur au grand séminaire de Nancy, par M. l'abbé Forget, professeur à l'Université de Louvain, et par le R. P. Corluy. Celle du caractère divin qui brille dans le fait de l'établissement, de la durée de la vie surna-

turelle de l'Église a été traitée surtout par M. le chanoine Didiot, professeur aux Facultés catholiques de Lille.

Logiquement cette démonstration positive de la foi catholique suppose la démonstration des premiers principes de la religion naturelle ou de la philosophie: Existence et attributs de Dieu, Création, Providence, Spiritualité et Immortalité de l'âme, Certitude, Libre Arbitre, Loi morale, etc., etc. Ces questions d'une importance capitale ont été traitées avec tous les développements nécessaires, par M. l'abbé Vacant, par le R. P. Coconnier, des Frères Prêcheurs, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, et par Mgr Bourquard, de l'Académie de Saint-Thomas-d'Aquin. Plusieurs des articles consacrés à cette première partie de notre tâche forment de véritables traités; le lecteur y trouvera, croyons-nous, tout ce qui, dans chacune de ces matières, se rapporte à la démonstration catholique; le reste, ce qui appartient exclusivement à la théologie, à la science exégétique, ou à la philosophie, ce qui est du domaine de la pure érudition, a été laissé de côté. À la preuve positive est toujours jointe la preuve négative, c'est-à-dire la solution des difficultés faites contre la vérité démontrée, de manière à ce que chaque article forme un tout complet.

La seconde partie de notre tâche, comprenant l'exposé et la solution des objections tirées des diverses sciences humaines, était de beaucoup la plus considérable et la plus difficile. Le nombre de ces objections, en effet, est immense et leur variété extrême. Malgré la nécessité de la brièveté qui s'imposait, nous espérons n'avoir laissé de côté aucune difficulté de quelque importance, et nous avons donné aux principales tout les développements pouvant offrir quelque intérêt aux lecteurs qui n'ont pas fait de ces questions l'objet spécial de leurs études. Le but utilitaire de notre Dictionnaire et l'obligation d'être bref nous ont décidé à passer presque complètement sous silence les objections qui sont aujourd'hui abandonnées par les adversaires eux-mêmes et qui n'offrent plus, par conséquent, qu'un intérêt historique, pour nous en tenir à celles qui servent d'armes à nos ennemis de l'heure présente. Voilà pourquoi nous avons à peu près entièrement omis les difficultés des anciens gallicans et beaucoup des vieilles acérations protestantes, oubliées aujourd'hui des protestants eux-mêmes.

Les objections qui se rapportent à l'Écriture sainte en général et au nouveau Testament en particulier ont été traitées surtout par le R. P. Corluy, les objections de détail qui se rattachent à l'Ancien Testament ont été réfutées par M. l'abbé Duplessy, travaillant sous la direction et avec l'aide de son maître éminent, M. l'abbé Vigouroux, qui, en outre, a bien voulu revoir toutes les épreuves de ces articles; celles qui touchent à la théologie dogmatique ou morale ont été examinées principalement par MM. Didiot, Pirot, supérieur du grand séminaire de Langres, Dupont, professeur à l'Université de Louvain, Cambier, docteur de la même Université, et par le R. P. Labrousse, S. J.; celles qui concernent l'histoire, la chronologie, l'archéologie, la discipline ecclésiastique, l'hagiographie, ont été traitées principalement par MM. Guilleux, prêtre de l'Oratoire de Rennes, Paul Allard, le savant auteur de *l'Histoire des Persécutions*, Robion, correspondant de l'Institut, Vaffelaert, professeur au grand séminaire de Bruges, J. Souban, Bourlais, professeur aux Facultés catholiques d'Angers, J. Bruncker, S. J., L. Arthus, Barré, professeur au grand séminaire de Laval, Leclerc, docteur de l'Université de Louvain. Les questions relatives à l'histoire des religions, si importantes aujourd'hui et dont l'étude mal conduite a déjà été si funeste aux croyances de tant de jeunes gens, ont été traitées par un maître dans la matière, Mgr de Harlez, professeur à l'Université catholique de Louvain. Enfin les questions, plus agitées peut-être encore de nos jours, qui se rattachent à la géologie, à l'histoire naturelle et à la préhistoire, ont été étudiées par un auteur bien connu de tous les catholiques qui ont abordé ce sujet, M. l'abbé Hamard, de l'Oratoire de Rennes. Nous avons cru devoir consacrer une partie

considérable de notre Dictionnaire à ces dernières questions, et à celles qui se rattachent à l'histoire des religions; nous espérons que ceux qui sont au courant du mouvement actuel des idées ne nous le reprocheront pas. La table détaillée, qui termine l'ouvrage, et grâce à laquelle le lecteur retrouvera immédiatement dans les 3,200 colonnes du Dictionnaire le point précis qu'il veut étudier, est due aux soins aussi intelligents que patients de M. l'abbé Terrasse.

Il nous reste à remercier nos savants collaborateurs du dévouement qu'ils ont montré pour l'œuvre à laquelle ils avaient bien voulu s'associer. Grâce à leur bonne volonté, le *Dictionnaire apologétique* a pu être mené à bonne fin en un temps relativement court, et conserver le mérite d'une grande unité, malgré la diversité des questions et des auteurs. Assurément, les talents et les procédés sont divers, et comme il est juste, chacun de nos collaborateurs n'est responsable que des articles portant sa signature, mais dans toutes les colonnes de l'ouvrage le lecteur trouvera le même amour de la vérité et de l'Église, maîtresse inflexible de la vérité, la même attention à se conformer aux leçons et aux conseils qui nous sont venus du Saint-Siège, le même respect pour la science. Que si, malgré tous nos soins, nous avons erré en quelque point, nous condamnons d'avance et nous retractons tout ce que l'autorité ecclésiastique déclarerait erroné ou condamnable.

Puisse nos communs efforts aboutir au but que nous nous sommes proposé: la défense de la foi chrétienne, c'est-à-dire des enseignements de la sainte Église catholique, apostolique et romaine! Nous l'espérons de la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la gloire duquel nous avons travaillé, et de l'intercession de sa très sainte Mère!

J.-B. JACLEY.

Anteail, en la fête de Sacré-Cœur, le 28 juin 1889.

## AMERICAN ECCLESIASTICAL

### REVIEW

(Monthly)

Edited by Rev. H. J. Heuser.

Professor of Exegesis and Liturgy, St. Joseph's Seminary, Yonkers, N. Y.

"*Et Ecclesia edificatorem accipiat*"  
I Cor. x

JANUARY, 1890.

Fr. Pustet & Co., New York & Cincinnati

Subscription, for the United States and Canada ..... \$3.50 per annum.

### CONTENTS

- I. Life and the Psalms of the Breviary.—II. Ad Martyres. (Mgr Corluy).—III. The Tabernacle Key.—IV. The Liturgical Chant.—V. Reading Circles and the Clergy.—VI. Casus Moralis.—VII. Patronal and Titular Feasts.—VIII. Conference, Can Secular Priests impart the Bridgetine Indulgences? A Duplex in the Roman Office and the Missa de Requie.—IX. Anacleto, Epistola Gratulatoria S. S. D. N. Leonis XIII.—Rescriptum de dispensationibus matrimonialibus: "Remoto Scandalo".—X. Library Table.—XI. Book Review, De Ponte: Meditations.—Our Christian Heritage.—Ordo Divini Officii.—Questions in Rubricas.—Sermons.—The Jesuits.—Spiritual Retreats for Sisters.—Medicina Pastoralis.—Satan in Society.—Books and Reading.—The Art of Profiting by our Faults.—XII. Books Received.

CORPS D'ENSEIGNEMENT  
**PASTORAL**

PAR

M. l'abbé GAUSSENS

Ouvrage divisé en quatre parties se vendant séparément

**1. COURS COMPLET D'INSTRUCTIONS**

D'APRÈS LE PLAN, LA MÉTHODE

et souvent le texte du catéchisme du Concile de Trente

2<sup>me</sup> édition, 2 vol. in-12.....Prix : \$1.50

**2. CINQUANTE-DEUX HOMELIES**

POUR LES CINQUANTE-DEUX DIMANCHES DE L'ANNEE

1 vol. in-12.....Prix : 75 cts

**3. Instructions pour les principales Fêtes de l'Année**

1 vol. in-12.....Prix : 75 cts

**4. PRONES LITURGIQUES**

1 vol. in-12.....Prix : 75 cts

Chaque ouvrage se vend séparément

L'ouvrage que nous offrons au public en cinq volumes renferme tout ce qu'un pasteur peut et doit enseigner aux Fidèles, et tout ce que les Fidèles devraient savoir. Mais qu'il s'en faut, hélas ! que les Fidèles de nos jours sachent tout ce qu'enseignent ces quelques volumes !

Un grand écrivain a fait un livre immortel sur l'Indifférence en matière de Religion. Il y aurait à faire aujourd'hui un livre non moins important, non moins nécessaire, sur l'Ignorance en matière de Religion.

L'ignorance, en effet, l'ignorance religieuse est le mal de notre époque, mal voulu par les individus, qui souvent s'en font gloire, recherché et poursuivi par l'enseignement officiel qui exclut la Religion de tous ses programmes. L'ignorance est pire que l'indifférence. Des coups soudains, des catastrophes inattendues peuvent faire sortir de l'indifférence : l'ignorance est insensible à tout, ne s'émue de rien, et, quoi qu'il arrive, reste ce qu'elle était. *Ignoti nulla cupido.*

Pourtant de bons livres, si l'on parvenait à les insinuer aux mains de ceux qui ignorent, ne pourraient-ils pas combattre et finir par vaincre cette redoutable maladie ?

C'est notre espérance, et celle de l'auteur dont nous annonçons l'ouvrage. Curé d'une grande paroisse, dans une des plus importantes villes de France, il offre au public catholique le fruit de trente-deux ans de ministère pastoral : instructions prêchées, vivantes par conséquent, actuelles, adaptées aux besoins du jour, réfutant les erreurs et combattant les vices de l'époque.

Ce que l'auteur se propose, c'est moins d'être utile à ses confrères, en leur offrant des matériaux d'enseignement, que de contribuer à l'instruction des Fidèles. Sachant par une longue expérience qu'ils se dérobent pour la plupart à la parole sainte, et se dispensent de l'entendre, il voudrait qu'ils pussent au moins la lire.

Autrefois il y avait dans toutes les familles chrétiennes des ouvrages de fonds contenant un enseignement facile.

une doctrine saine : la *Vie des Saints*, les livres si clairs et si bien faits de Lhomond (*Doctrine chrétienne, Histoire de la Religion, Histoire de l'Eglise*), un *Catéchisme développé*, tel que celui de Charaucy (Montpellier). Les générations, en se succédant, s'abreuyaient à ces sources pures et y puisaient une science religieuse vraie et solide. La plupart de ces livres ont disparu, et n'ont pas été remplacés.

M. l'archiprêtre GausSENS ne pourrait-il pas, sans trop de présomption, espérer que ses ouvrages, si on voulait les admettre au foyer domestique, produiraient quelques-uns des effets dus à ces bons vieux livres du temps passé ?

Pourquoi ne trouveraient-ils pas aussi place dans les bibliothèques paroissiales ? Pourquoi ne les donnerait-on pas en prix dans les collèges ecclésiastiques, dans les pensions de demoiselles restées chrétiennes, ou dans les institutions de jeunes gens que n'a pas encore gâtées l'esprit moderne ?

Cette œuvre de propagande aurait quelque bon résultat : l'ignorance religieuse, la source principale des maux qui nous affligent, en serait d'autant diminuée, et ce serait là pour l'auteur la plus douce et la plus précieuse récompense de son travail.

LE  
**MISSIONNAIRE**  
**DE LA CAMPAGNE**

COURS D'INSTRUCTIONS SIMPLES ET PRATIQUES

POUR LES MISSIONS, LES RETRAITES, LES CONGREGATIONS, L'ADORATION PERPETUELLE ET LA PREMIÈRE COMMUNION

PAR

L'abbé JOUVE

Ancien missionnaire apostolique à Notre-Dame du Laus actuellement curé archiprêtre à SAVINES (Hautes-Alpes)

ÉDITION REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

1 vol. in-12.....Prix : 3.50

**EPIPHANIE**

*Ubi est, qui natus est rex hudeorum? Vidimus enim stellam ejus in Oriente: et venimus adorare eum.*

Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. (MATTH., II, 2.)

Le Messie promis à la terre est à peine arrivé parmi les hommes, que déjà il songe à se manifester à eux. Les premiers conviés autour de son modeste berceau sont les pauvres, les humbles et les petits. Il a pour eux des prédilections toutes spéciales. Cependant ils ne sont pas les seuls convoqués à lui faire la cour. Étant venu pour conduire au ciel tous les enfants d'Adam, il réunit autour de sa crèche les grands et les petits, les rois de l'Orient avec les pâtres de Bethléem. Écoutez l'analyse de l'Évangile que vous venez d'entendre chanter.

Jésus étant né à Bethléem de Juda, au temps du roi Hérode, il arriva de l'Orient à Jérusalem des mages qui demandèrent : Où est le roi des Juifs qui vient de naître, car nous avons vu son étoile dans l'Orient et nous sommes venus pour l'adorer ? Ayant appris des docteurs de la loi que Bethléem, petite ville de Judée, est le lieu de sa naissance, ils sortent donc de Jérusalem, et à la faveur de l'étoile qui reparait, ils se transportent à Bethléem et y trouvent l'objet de leurs desirs. Sans être rebutés du pauvre appareil qui environne l'enfant qu'ils cherchent, ils se prosternent, l'adorent, lui offrent leurs présents, et avertis par un ange, ils retournent dans leur pays par une autre route que celle qu'ils ont suivie : *Per aliam viam reversi sunt in regionem suam.*

Nous pourrions vous parler de la foi

des mages, et vous montrer comment elle doit être le modèle de la nôtre. Mais nous allons faire d'autres considérations qui ne seront pas moins utiles.

Je désire vous montrer par l'exemple des mages : 1<sup>o</sup> comment nous devons chercher Dieu quand nous avons eu le malheur de le perdre ; 2<sup>o</sup> comment nous devons nous comporter à son égard quand nous avons eu le bonheur de le trouver ; 3<sup>o</sup> enfin la conduite que nous devons tenir quand nous sommes convertis. Suivez-moi avec attention.

Que sont les mages conviés par une étoile miraculeuse à venir adorer le nouveau-né ? Ce sont de pauvres pêcheurs égarés loin, bien loin des voies du salut. Ce sont de malheureux païens qui ne connaissent d'autres dieux que les vaines idoles de leur pays ; ce sont des hommes ensevelis dans les ombres de la mort. Mais voilà que tout à coup la voix miséricordieuse de Dieu se fait entendre et retentit jusqu'au fond de leur cœur. Soudain, ils se lèvent et cherchent sincèrement le nouveau-né. Or, le chercher sincèrement, c'est le chercher promptement, généreusement, constamment et exactement.

1<sup>o</sup> Ils le cherchent promptement et sans délai. Nous avons vu son étoile, disent-ils, et nous sommes venus : *Vidimus stellam et venimus.* Nul intervalle pour eux entre voir et venir ; c'est-à-dire entre voir la vérité et s'y rendre, connaître le devoir et le remplir, discerner le bien et le faire. Chez eux, la foi passe d'abord en conviction, le désir se change en résolution et le projet se réduit en pratique. La grâce ne distingue point en eux le temps de ses attaques, les heures de ses combats et le moment de sa victoire. Elle veut, elle frappe, elle triomphe : *Vidimus et venimus.*

D'où vient cet empressement, et j'oserais quasi dire cette espèce de précipitation dans des hommes, d'ailleurs, si sages et si éclairés ? Ah ! c'est qu'ils ont vu dans cette étoile la volonté de Dieu, qui leur disait de venir à lui. Rien au monde ne peut les arrêter. Dans leur conduite, il n'y a ni tergiversation, ni délai : Dieu leur parle et aussitôt ils répondent : *Vidimus et venimus.* La grâce s'offre à eux et ils l'accueillent avec empressement. Il s'agit de trouver Dieu ; quoi de plus important ? Aussi saisissent-ils l'occasion favorable dès qu'elle se présente. Ne pas en profiter, c'est s'exposer à se perdre pour toujours. Ne pas aller à Dieu aussitôt qu'il nous appelle, c'est risquer de ne le trouver jamais. N'est-ce pas, en effet, ce qui serait arrivé aux mages, s'ils eussent différé de suivre l'étoile ? Quelques jours plus tard, en effet, auraient-ils trouvé Jésus-Christ ? En vain eussent-ils consulté son étoile, son étoile avait déjà disparu du ciel. En vain l'eussent-ils cherché à Jérusalem. Jérusalem après l'avoir reçu dans son temple, l'avait vu fuir loin de ses murs et chercher ailleurs un asile. En vain eussent-ils appris des Juifs que c'était à Bethléem qu'il devait naître ; Bethléem ne le possédait plus. Il était en Egypte, où les ordres secrets de son Père voulaient qu'il demeurât inconnu. En un mot, leur recherche, si elle n'eût été prompte, eût été inutile.

Que la conduite des mages est bien capable de confondre nos longueurs affectées ; ces retardements éternels que nous apportons tous les jours à l'ordre de Dieu.

*Vidimus* : Le Seigneur a fait briller à nos yeux, non pas une étoile, mais une lumière plus perçante et plus sûre, pour nous montrer les devoirs à remplir, les vertus à pratiquer et les vices à fuir. Combien, parmi nous, qui n'en font ni plus ni moins ?

*Vidimus* : Nous avons vu le chemin que nous devons suivre, la loi de Dieu et de l'Église que nous devons observer et nous n'en suivons qu'une modique partie.

*Vidimus* : Qu'avons-nous encore vu ? La tyrannie de nos passions que nous ne brisons pas, les occasions prochaines que nous n'évitons pas, les scandales et les injustices que nous ne réparons pas.

*Vidimus* : Qu'avons-nous vu enfin ? Ces attaches secrètes qui partagent notre cœur entre les créatures et le Créateur et que nous ne cherchons pas à briser ; cet orgueil secret qui nous domine ; cette haine et ces jalousies qui nous dé-

vorent. Nous avons vu notre indifférence et notre apathie criminelles dans lesquelles nous vivons par rapport à notre salut. *Vidimus* ; mais loin d'ajouter comme eux : *et venimus.* Nous en voilà enfin sortis et revenus. Nous nous contentons de dire : nous nous convertirons, nous reviendrons, nous ferons. Et quand viendra ce jour de salut et de sanctification ? Quand votre âge, dites-vous, sera plus avancé ; quand vos affaires seront finies ; quand les lieux, les temps, les circonstances auront changé et seront devenus plus favorables à vos bons desirs : l'an prochain, dans six mois, avant de mourir. Trompeuse promesse ! Et moi je dis que si vous ne vous convertissez pas à ce moment, que si vous abusez plus longtemps de la grâce, il est à craindre que vous ne vous convertissiez jamais. Vos années se passeront comme elles se sont passées, en vains desirs et en stériles projets. La mort vous surprendra tels que vous êtes, remplis de bons desseins et esclaves de mauvaises habitudes ; vous chercherez Dieu et, à la fin, vous ne le trouverez plus : *Quæretis me et non invenietis.* Et vous mourrez dans votre péché : *Et in peccato vestro moriemini.*

2<sup>o</sup> Les mages cherchent Jésus-Christ généreusement. Pour suivre l'étoile et répondre à l'appel divin que de sacrifices n'ont-ils pas à s'imposer ! Il faut abandonner leurs États, s'éloigner de leurs parents, de leurs amis, et de tout ce qu'ils ont de plus cher, essayer les fatigues inséparables d'un long voyage, braver les rigueurs de la saison, fouler aux pieds les dérisions des gens du monde. Rien ne les arrête, ils quittent tout, et se mettent en route résolument. Nous avons vu l'étoile, disent-ils ; nous avons entendu la voix de Dieu et nous sommes venus : *Vidimus et venimus.*

Mais, illustres voyageurs, avez-vous calculé toutes les difficultés de ce voyage à travers un pays inconnu, sans autre guide qu'une étoile fugitive, sans autre secours qu'une langue étrangère que vous ne saurez ni parler, ni comprendre ? avez-vous songé que vous allez devenir la risée de votre peuple, qui traitera votre piété de folie, la fable de vos voisins qui taxeront de singularité votre conduite ? Qui vous assure que vous n'aurez pas à encourir la haine et la disgrâce d'Hérode, qui ne verra dans votre démarche qu'un attentat à sa couronne ? Nous ne craignons ni les jugements, ni les mépris, ni les coups des hommes ; nous ne craignons que Dieu. Or, il nous a commandé de le chercher et le suivre. Nous voilà tout prêts à le faire : *Vidimus et venimus.* Quel parallèle entre notre conduite et la leur, et combien ce parallèle ne doit-il pas nous faire rougir ! Lorsque la voix de Dieu nous appelle, lorsque sa grâce nous presse de nous convertir. Nous comprenons que nous devons sortir de notre tiédeur, qu'il est nécessaire de quitter nos péchés, de rompre nos habitudes coupables, de renoncer à cette fréquentation scandaleuse, de briser cette liaison dangereuse, d'observer les commandements de Dieu et de l'Église ; et, malheureux que nous sommes, parce qu'il en coûte quelque peu, nous restons dans notre indifférence, dans nos mauvaises habitudes, dans le péché ! Et nous disons : c'est trop pénible, trop difficile ; j'en ai pas le courage. Que pensera, que dira, que fera le monde, si je change de sentiment et de conduite ? Lâches que nous sommes, que ne disons-nous plutôt : que pensera ? que dira ? que fera Dieu si je ne change pas ?

Mais voyons jusqu'à quel point ils portent la constance et la générosité.

3<sup>o</sup> Arrivés à Jérusalem, l'étoile qui leur avait jusque-là servi de guide disparaît. Ils croient sans doute être arrivés à la fin de leur course et trouver la ville tout entière, la joie dans le cœur, prosternée aux pieds du nouveau-né et lui rendre avec empressement les honneurs divins. Il n'en est rien. Non seulement Jérusalem ne donne aucun signe de joie pour la naissance de son libérateur ; mais elle ignore même qu'il soit né. Quelle épreuve pour ces rois ! Leur foi naissante n'en sera-t-elle pas ébranlée ? Que feront-ils ? Quel parti prendront-ils ? Ne rentreront-ils pas le plus secrètement possible dans leur pays pour éviter la risée publique ? Rassurez-vous, chrétiens,

cette épreuve qui eût ébranlé des âmes moins fortes, au lieu de les déconcerter, ne fait que les animer davantage à la recherche de leur Dieu. Le Seigneur nous appelle, disent-ils, il trouvera le moyen de nous faire arriver jusqu'à lui; s'il nous a protégés jusqu'ici, il ne nous abandonnera pas à l'avenir. Poursuivons nos recherches!

Ils ne font pas, comme nous, semblant d'avancer pour reculer ensuite; ils n'avancent pas un jour pour reculer le lendemain; ils ne cherchent pas Dieu comme nous de temps en temps, pour l'abandonner dans un moment d'épreuves. Combien de chrétiens! disons plus, combien de personnes pieuses en agissent ainsi! Dans un moment de ferveur, lorsqu'elles sont attirées par la grâce, visitées par les consolations, elles sont constamment à l'église, au pied des autels, à la sainte table; et au sein des sécheresses, se plaignent, murmurent et quittent les sentiers de la vertu. Ne serions-nous pas de ce nombre? eh! s'il en était ainsi, gémissons sur notre inconstance et reprenons notre marche pour suivre notre Dieu non seulement constamment, mais exactement.

4<sup>e</sup> Dès le moment que l'étoile disparaît et qu'ils se trouvent dans de cruelles perplexités, que font les mages? Ils emploient tous les moyens ordinaires que la grâce met à leur disposition. Après avoir consulté le peuple, après avoir demandé aux petits, ils s'adressent aux grands. Dans quel pays doit naître le Messie, disent-ils aux prêtres et aux docteurs de la loi? *Ubi est?* Ils veulent à tout prix le trouver et l'adorer. Après les recherches communes et ordinaires, ils vont jusqu'à la cour d'Hérode dans la persuasion que le roi pourra les renseigner sur le nouveau-né.

Est-ce ainsi que vous faites, pécheurs, pour trouver votre Dieu lorsque vous vous en êtes éloignés? Dans le doute, consultez-vous ceux qui sont en état de vous renseigner? Suivez-vous les conseils d'un directeur sage et éclairé? Avez-vous recours aux moyens les plus certains et les plus efficaces, tels que la prière, les bonnes œuvres, la confession et la communion?

Faites-vous des efforts pour vous corriger de vos mauvaises habitudes? Évitez-vous les occasions prochaines de péché? Fuyez-vous cette personne et cette maison qui vous ont fait perdre votre innocence?... Vous avez beau dire: Je veux me sauver, je veux me convertir; je veux faire le bien et éviter le mal. Tant que vous ne mettez pas la main à l'œuvre, vous n'y parviendrez jamais. Imités donc la conduite des mages à chercher Jésus promptement, généreusement, constamment et exactement, et vous le trouverez, et après l'avoir trouvé, ils vous apprendront comment vous devez vous comporter à son égard. Deuxième pensée.

II

Dès que les mages ont appris où ils pourraient trouver le Messie, ils quittent Jérusalem et se mettent en marche pour Bethléem. A peine sortis de la ville, ils aperçoivent de nouveau l'étoile qui les conduit jusqu'au lieu de la naissance du divin Enfant. Ayant trouvé Jésus dans une étable, ils le considèrent, ils l'adorent et lui offrent leurs présents.

1<sup>o</sup> Ils le considèrent. L'étoile avertit enfin les mages qu'ils sont arrivés au terme de leur voyage. Elle s'arrête. Où s'arrête-t-elle? Sans doute sur un magnifique palais! quelle autre demeure pourrait être digne d'un Dieu? Non, c'est au-dessus d'une chaumière abandonnée! Ils entrent, c'est une étable en ruines, ouverte à tous les vents. Ils trouvent quoi? un enfant faible et souffrant, couché sur un peu de paille; un enfant dans la condition la plus abjecte. Il n'a d'autre trône qu'une crèche; d'autre pourpre que quelques langes en lambeaux. Ses courtisans sont un vieillard et une jeune mère aussi pauvres que lui. Quel accueil pour une foi ordinaire! Ne se sont-ils pas trompés? Ils considèrent le nouveau-né qu'Hérode redoute, que le ciel leur montre comme le Messie. Leur foi leur découvre un Dieu fait homme et sous la faiblesse d'un enfant, ils voient la puissance d'un Dieu. Ils reconnaissent en

lui un Maître, un Sauveur, un roi, un juge, l'Éternel.

2<sup>o</sup> Les voilà aux pieds du divin Enfant, baisant avec amour ses petites mains qu'il leur présente, adorant avec respect le Dieu caché sous les traits de l'enfance. Ils ne cachent point au fond de leur cœur les sentiments que fait naître en eux la vue du divin Enfant; ils les font éclater au dehors, par leur conduite pleine de foi et d'humilité. Les voilà prosternés à ses pieds, lui rendant les honneurs divins: *Et proclidentes adoraverunt eum.*

Chrétiens, en venant dans nos temples, contemplez-vous, comme les mages, le Dieu de Bethléem caché, anéanti sous les voiles eucharistiques? Le reconnaissez-vous pour le grand Maître du ciel et de la terre? A leur exemple, l'adorez-vous avec amour sur nos autels? Fléchissez-vous les genoux devant sa Majesté sainte? Bravez-vous le respect humain et édifiez-vous votre prochain? N'avez-vous jamais craint de manifester extérieurement les sentiments de votre cœur?

3<sup>o</sup> Enfin, selon l'usage de leur pays où l'on n'approchait jamais des princes sans leur faire des présents, les mages offrent leurs trésors, offrent au divin enfant tout ce qu'ils ont de plus précieux. Ils déposent à ses pieds le triple tribut de leurs hommages: de l'or, de l'encens et de la myrrhe. De l'or comme à un roi; de l'encens, comme à un Dieu, et de la myrrhe comme à un homme.

A leur exemple, offrons-nous aussi, à l'Enfant-Dieu, des présents? L'or qu'il demande de nous, c'est l'hommage d'un cœur tout brûlant d'amour; c'est une ardente charité manifestée par les œuvres. L'encens qu'il veut voir brûler à ses pieds, c'est celui de quelques prières assez ferventes pour monter jusqu'à son trône comme un parfum d'agréable odeur. La myrrhe qu'il réclame de nous, c'est la mortification de notre corps, de notre esprit, et surtout de notre cœur; c'est enfin l'esprit de pénitence.

Enfin, après avoir trouvé Jésus-Christ, après avoir déposé à ses pieds l'hommage d'un cœur dévoué, comme les mages, conservons-nous soigneusement le riche trésor de sa grâce? C'est par où je finis en peu de mots.

III

Que font les mages au retour du berceau du divin Sauveur? Ils reçoivent l'ordre du ciel de ne pas retourner à Hérode, et ils l'évitent avec soin. Dieu leur dit de retourner dans leur pays par un autre chemin; ils obéissent, sans penser à s'enquérir des raisons d'un ordre aussi étrange, sans faire entendre une seule plainte, sans opposer le moindre délai; ils prennent la route qu'on leur indique, quoiqu'elle soit peut-être plus longue, plus difficile: *Et responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.* Mais que deviendra la promesse faite à Hérode? que dira ce roi? que pensera tout Jérusalem de cette violation de la parole donnée? Ils ne s'en inquiètent point; Dieu parle, tout est dit; ils ne savent qu'obéir.

Possesseurs de Dieu et de sa grâce, le ciel nous fait la même loi, il nous intime les mêmes ordres; il commande d'éviter Hérode, qui veut faire mourir l'Enfant. Cet Hérode, vous le connaissez tous; c'est le monde maudit de Dieu; ce sont tous les mauvais chrétiens, tous les ennemis de Dieu et de notre âme, tous ceux qui, par leurs discours, leurs exemples, leurs railleries sacrilèges, voudraient nous ravir notre innocence. Cet Hérode, c'est ce compagnon perfide qui nous a égarés dans les sentiers tortueux du vice; ce sont les occasions prochaines.

Enfin, à l'exemple de nos illustres voyageurs, pour ne pas retourner à Hérode, c'est-à-dire au péché, prenons un chemin différent de celui que nous avions suivi durant les jours de nos égarements. Ne suivons plus les penchants désordonnés de notre cœur; ne contenons plus nos passions; ne flattons plus nos sens; mais accomplissons la volonté de Dieu; qu'elle soit toujours la règle de notre conduite.

Menons, dès aujour d'hui, une vie tout opposée à celle que nous avons menée jusqu'ici. Vous étiez orgueilleux, soyez

humbles; vous étiez dissipés dans le lieu saint, soyez recueillis; vous étiez emportés, soyez doux et patients...

Et faisant ainsi, chrétiens, comme les mages, vous passerez saintement le reste de vos jours, et, au terme de votre carrière, vous aurez droit à la récompense promise aux fidèles serviteurs de Dieu. Amen.

DOMINICALES

DE

CURÉ DE CAMPAGNE

INSTRUCTIONS SIMPLES ET PRATIQUES

POUR CHAQUE DIMANCHE DE L'ANNEE

AVEC UNE HOMÉLIE

SUR L'ÉVANGILE DU JOUR

Suivies de plusieurs panégyriques et de sujets de circonstance

PAR

L'abbé JOUVE

Curé-Archiprêtre de Savines (Hautes-Alpes), auteur de *Missionnaire de la Campagne, etc.*

NOUVELLE ÉDITION.

3 Vol. in-12 prix..... 82 50

Le DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

ÉVANGILE.

En ce temps là, il se fit des noces à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus y fut aussi convié avec ses disciples. Et comme le vin vint à manquer, la mère de Jésus lui dit: « Ils n'ont point de vin. » Jésus lui répondit: « Femme, que vous importe à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue. » Sa mère dit à ceux qui servaient: « Faites tout ce qu'il vous dira. » Or, il y avait là six grandes urnes de pierre, pour servir aux purifications qui étaient en usage parmi les Juifs, dont chacune tenait deux ou trois mesures. Jésus leur dit: « Remplissez les urnes d'eau. » Et ils les emplirent jusqu'en haut. Alors il leur dit: « Prenez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel, » et ils lui en portèrent. Le maître d'hôtel ayant goûté de cette eau qui avait été changée en vin, et ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient bien, appela l'époux et lui dit: « Tout homme sert d'abord le bon vin; et après qu'on a beaucoup bu, il en sert alors du moindre: mais pour vous, vous avez réservé jusqu'à cette heure le bon vin. » Ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui fut fait à Cana en Galilée, pour manifester sa gloire. Et ses disciples crurent en lui.

HOMÉLIE

Jésus avait mené, jusqu'à ce jour, une vie obscure et ignorée. Retiré dans l'atelier d'un simple artisan, il n'avait rien en apparence qui le distinguât du commun des hommes. Des anges, il est vrai, avaient pris soin d'apprendre à des bergers la naissance de leur Sauveur; une étoile merveilleuse avait appelé du fond de l'Orient des mages pour venir reconnaître son empire, et le saint vieillard Siméon avait consenti, sans regret, à quitter la vie, après avoir vu Celui qui devait être un jour la lumière des nations et la gloire d'Israël. Mais quelque grands que fussent ces prodiges, quelque éclat qu'ils répandissent sur la naissance de Jésus-Christ, ce n'était pas assez. Il était temps qu'il se dédommageât de trente ans d'obscurité, et que, revendiquant en quelque sorte ses droits, il manifestât sa gloire et décidât de nombreux disciples à croire en lui: *Manifestavit gloriam suam, crediderunt in eum discipuli ejus.*

Ce n'est pas en apaisant une tempête que le divin Sauveur commence la série des miracles qui doivent prouver sa divinité. Ce n'est pas en nourrissant, avec quelques pains, une foule immense, ni en arrachant aux ombres du trépas un

mort enseveli depuis trois jours, c'est en se trouvant invité à des noces, en bénissant, par sa présence, le mariage de deux jeunes époux. N'en soyons pas surpris, Jésus-Christ s'est incarné pour renouveler la face de la terre. C'est qu'en transformant le mariage qu'il transformera l'ordre social, qu'il croira un peuple nouveau. La société vaut ce que valent les familles, et les familles valent ce que vaut le mariage. C'est pour cela qu'il voulut sanctifier le mariage et l'élever à la hauteur d'un sacrement, pour faire jouir ceux qui se lient par un contrat irrefragable, des grâces particulières dont ils auront besoin pour l'accomplissement de leurs nombreuses obligations.

Or, Jésus fut aussi appelé à ces noces. Ces deux époux de Cana n'avaient pas oublié qu'ils étaient les enfants des saints; c'est pour cela qu'ils appelèrent Jésus et Marie à partager leur modeste repas et leur innocente joie. Oh! combien peu d'époux chrétiens imitent la conduite des deux époux de notre Évangile! Que de mariages d'où l'amour et la crainte de Dieu sont bannis! Que d'alliances que Jésus-Christ réprouve! Le divin Sauveur fut donc appelé à ces noces, et pour donner au mariage une approbation solennelle et prélever à l'institution qu'il fera un jour de ce sacrement, il y assista. Les deux époux simples et pleins de foi auraient cru qu'il manquerait quelque chose à leur bonheur, et leur joie aurait été imparfaite si Jésus ne l'eût partagée. Où une pareille conduite trouve-t-elle aujourd'hui des imitateurs? Où sont les époux qui appellent Jésus et Marie à leurs noces? Quels sont ceux qui les invitent à l'acte solennel de leur union, et qui veulent les faire présider à leurs fêtes? Nous ne pouvons pas, il est vrai, pour comme les deux époux de notre Évangile, de sa présence sensible et causer avec lui. Mais maintenant encore, inviter Jésus-Christ à ses noces, c'est le consulter sur le choix de la personne à qui on doit être uni. Les parents, dit le Sage, peuvent bien vous donner les richesses; mais une femme vertueuse, c'est Dieu qui la donne: *bonitas datur a parentibus; a Domino autem proprie ur ar probas.*

Qu'est-ce qu'inviter Jésus-Christ à ses noces? C'est, nous disent les saints Pères, recevoir ce sacrement en état de grâce; s'y disposer par une bonne confession et une fervente communion; ne pas attendre comme on fait trop souvent, la veille du mariage pour se présenter au saint tribunal. Un chrétien qui appelle Jésus-Christ à ses noces n'attend pas le dernier moment, il s'y prend d'avance; il consulte son confesseur; il purifie avec soin sa conscience par la digne réception des sacrements. Ce n'est que par ce moyen qu'un mariage est béni du Ciel. Est-il ce qui se pratique dans la paresse? Hélas! Dans ces circonstances on pense à tout; on prépare tout; on ne néglige que l'essentiel; la préparation de l'âme pour attirer sur elle les grâces divines.

Les époux de notre Évangile appelèrent encore à leurs noces Marie, mère de Jésus, et les disciples de Jésus-Christ.

Qu'est-ce qu'appeler Marie à ses noces? C'est se mettre sous sa protection, et implorer par de ferventes prières sa puissante intercession. Quoi de plus puissant que l'intercession de Marie? Nous le voyons bien dans notre Évangile. Si donc vous voulez que Marie vous protège, faites un mariage chrétien, un mariage pur, un mariage saint; et alors Marie y prendra part. Oh! quel bonheur d'avoir Marie à ses noces! Les deux époux de notre Évangile l'éprouvèrent bien. Elle fut pour eux une source de consolations et de grâces; elle le sera pour vous, mes chers auditeurs, si, comme eux, vous l'invitez à votre mariage, et si vous vous rendez par votre conduite dignes de sa maternelle protection.

Qu'est-ce enfin qu'appeler les disciples de Jésus-Christ à ses noces? C'est y appeler les pauvres; car les pauvres sont les véritables disciples de Jésus-Christ. Les inviter donc à vos noces, c'est faire quelques aumônes proportionnées à vos facultés, pour attirer les bénédictions du ciel sur votre nouvel état; car l'aumône, nous dit l'Esprit-Saint, est une prière qui pénètre le ciel, et qui s'élève jusqu'au trône de Dieu. Ce furent les aumônes

de Tobie qui procurèrent à son fils un saint et heureux mariage. Appeler à ses noces les disciples de Jésus-Christ, c'est en bannir les libertins et les impies; ne pas souffrir qu'on y tiennne des discours contraires à la religion et aux bonnes mœurs; c'est ne pas tolérer des amusements, des danses contraires à la pudeur et des promenades scandaleuses.

Et comme le vin manquait, la mère de Jésus lui dit : *Ils n'ont plus de vin : Vinum non habent.* Marie s'apercevant que le vin manquait, sentit toute la peine que les époux éprouveraient de cette révélation publique de leur pauvreté. C'est pour cela qu'elle s'adressa, pleine de confiance, à Jésus-Christ, pour lui demander le soulagement de leur détresse. Pour l'attendrir il ne lui faut ni discours touchants, ni longues prières, elle expose leurs besoins : *Vinum non habent.*

Si ce jour est celui où Jésus veut manifester sa gloire, il est aussi celui où Marie nous montre sa sollicitude et son ineffable charité pour nous. C'est à ce jour qu'elle prend le titre de médiatrice et qu'elle en remplit les consolantes fonctions. C'est à ce jour où nous commençons à connaître combien le cœur de Marie est sensible à nos misères et combien elle est puissante pour y porter remède. Au même instant, quoique Jésus dise à sa mère que l'heure des miracles n'est point encore arrivée, il en opère un bien frappant, en changeant l'eau en un vin délicieux.

Marie ayant appelé les serviteurs leur dit : *Faites tout ce que vous dira mon Fils : quodcumque dixerit vobis, facite.* C'est aussi ce qu'elle nous recommande à nous, si nous voulons ressentir les heureux effets de sa protection. Ecoutez ses commandements, observez sa loi, et je lui ferai agréer vos vœux.

Or, dit l'Évangile, *il y avait là six grandes urnes de pierre, pour servir aux purifications des Juifs, dont chacune contenait deux ou trois mesures, Jésus leur dit : "Emplissez les vases d'eau ;" et ils les emplirent jusqu'au haut. Jésus ajouta : "Puisse maintenant, et portez en au maître d'hôtel ;" et ils lui en portèrent. Quand le maître d'hôtel eut goûté de cette eau qui était changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux et lui dit : "Tout le monde sert d'abord le bon vin, et lorsqu'on a beaucoup bu, on donne du moindre, mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure."*

Quels furent être les sentiments des époux et des convives lorsqu'ils apprirent des serviteurs, qu'au lieu de l'eau qu'ils avaient mise dans les vases, pour se conformer aux ordres de Jésus-Christ, il en était sorti un vin délicieux ? Ah ! sans doute qu'à la vue de ce changement merveilleux, ils admirèrent la puissance de ce Dieu-Sauveur, ils furent pénétrés de reconnaissance pour ses bienfaits ; ils s'attachèrent à lui, et se firent une gloire d'être au nombre de ses disciples.

Jésus-Christ, mes frères, opère en notre faveur un miracle dont celui que je viens de citer n'est qu'une faible image. Il change dans le sacrement de l'Eucharistie, le pain en son corps adorable, et le vin en son sang précieux, comme il changea l'eau en vin aux noces de Cana. Mais pourquoi opère-t-il un changement si merveilleux ? C'est pour nous donner comme aux époux de Cana, une marque éclatante de sa bonté ; c'est pour nous secourir dans nos besoins ; c'est pour nous enrichir de ses dons ; c'est, en un mot, pour se donner à nous, pour s'unir à nous par la communion. N'est-ce pas là une faveur infiniment plus sérieuse que celle qu'il accorda à ceux pour qui il changea l'eau en vin. Et si nous ne sentions pas tout le prix de cette faveur, ou si nous négligions d'en profiter, ne serions-nous pas les plus ingrats et les plus insensés de tous les hommes ? Ayons donc pour Jésus-Christ les mêmes sentiments que les époux et les convives de Cana. Faisons éclater envers lui notre juste reconnaissance, et empressons-nous de participer au pain mystérieux qu'il nous offre, comme les Juifs se bâterent de faire usage du vin miraculeux qu'il leur accorda.

Ce fut là, dit l'Évangile, le premier miracle de Jésus : il le fit à Cana, en Galilée, et il manifesta sa gloire, et ses disciples

crurent en lui. Comment, en effet, auraient-ils pu ne pas croire, en voyant le grand prodige qu'il venait d'opérer ? Ne savaient-ils pas qu'il n'y a que l'Autour de la nature qui puisse en disposer à son gré ; et dès qu'ils le virent changer l'eau en vin, par un seul acte de sa volonté, ne devaient-ils pas naturellement en conclure qu'un pouvoir divin résidait en lui, et que par conséquent il était véritablement Dieu ? Mais si ce premier miracle suffisait pour assurer leur foi, combien ne dut-elle pas s'affermir, lorsqu'ils le virent dans la suite guérir les malades, éclairer les aveugles et ressusciter les morts ! Aussi l'on vit ces fidèles disciples s'attacher toujours plus étroitement à lui, le suivre partout, partager ses travaux, publier sa gloire ; même après sa mort, devenir ses apôtres, et finir par être martyrs de sa religion. C'est par eux, mes frères, que nous avons appris les vérités de cette religion salutaire, et nous n'avons pas moins raison de les croire, qu'ils n'en avaient eux-mêmes, puisque nous les croyons d'après le témoignage qu'ils en ont rendu et qu'ils ont scellé de leur propre sang. Faisons donc en sorte qu'on puisse dire de nous, comme on le disait d'eux : Ils crurent en Jésus-Christ. Et pour que notre foi nous procure les avantages qu'ils retirèrent de la leur, ne nous contentons pas de croire ; mais appliquons-nous surtout à conformer nos mœurs à notre croyance, et soyons chrétiens par nos œuvres, autant que nous le sommes par notre foi, puisque la foi sans les œuvres nous serait inutile, et que ce ne seront que les œuvres jointes à la foi, qui pourront nous rendre dignes de la vie éternelle. Amen.

## INSTRUCTIONS

SOMMAIRES

SUR LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

AVEC UN GRAND NOMBRE

DE TRAITS ET D'EXEMPLES

CHOISIS

A l'appui de chaque vérité

PAR

L'abbé JOUVE

Chanoine honoraire, Curé archiprêtre de Savines

(Hautes-Alpes)

Auteur du *Missionnaire de la campagne*, etc.

2 vol. in-12.....Prix : \$1.88

### PRÉFACE

L'étude de la science religieuse, la plus excellente et la plus nécessaire de toutes, est de sa nature aride et abstraite. Elle n'a ni les charmes ni les attraits des sciences naturelles. Il est donc important de l'environner de tout ce qui peut non seulement la rendre agréable à la jeunesse, mais encore à l'âge mûr, afin de la faire aimer de tous.

Un prédicateur habile arrive facilement à ce but en émaillant sa doctrine de traits frappants qui captivent l'attention, délassent l'esprit et charment le cœur des auditeurs. Et un moyen puissant et assuré d'en arriver là, c'est d'introduire adroitement dans les instructions religieuses des traits qui appuient la doctrine et la rendent plus accessible et plus attrayante.

Ces réflexions, dictées par une longue expérience de la chaire, ont déterminé l'auteur de ce nouveau livre à faire un recueil des traits les plus intéressants et les mieux appropriés aux vérités tant dogmatiques que morales de la religion.

Un sommaire doctrinal simple, substantiel et pratique, commence chaque leçon. Plusieurs traits viennent ensuite appuyer et confirmer la vérité succinctement démontrée. Au moyen de cet exposé, tout prêtre, quelque peu habitué qu'il soit à parler en public, peut facilement préparer en peu de temps et donner une instruction pleine de charme et d'intérêt.

Nous avons emprunté la plupart de nos traits à la Sainte Ecriture, à la Vie

des Saints, aux catéchismes les plus autorisés, aux recueils les plus sérieux ainsi qu'aux bulletins catholiques, aux Semaines religieuses, etc.

Nous espérons que ce nouvel ouvrage pourra être utile aux prédicateurs, aux directeurs des congrégations, aux catéchistes, aux chefs de famille et même aux personnes qui ne cherchent dans la lecture qu'une honnête récréation.

Daignent la puissante Reine du Laus et sa pieuse servante, la vénérable sœur Benoîte, bénir ce petit travail et le rendre utile au salut des âmes.

Savines, le 23 mai 1888.

En la fête de Notre-Dame du Laus.

## LE CATECHISTE

DES GRANDS ET DES PETITS

NOUVELLE EXPLICATION SIMPLE, DÉTAILLÉE  
ET PRATIQUE

### DU CATECHISME

Pour la Première Communion et la Persévérance

enrichie d'un grand nombre de comparaisons et de traits historiques

Par l'abbé JOUVE

Chanoine honoraire, Archiprêtre de Savines,  
auteur du *Missionnaire de la campagne*, etc., etc.

OUVRAGE APPROUVÉ PAR MGR L'ÉVÊQUE DE GAP

3 vol. in-12.....Prix : \$2.50

### LEÇON XV

DE LA RÉMISSION DES PÉCHÉS

*Pourquoi Jésus-Christ a-t-il établi l'Eglise ?*

Jésus-Christ a établi l'Eglise pour conduire par elle tous les hommes au Ciel.

*Qui sont ceux qui ne peuvent pas aller au Ciel ?*

Ce sont tous ceux qui sont en état de péché mortel, et qui y veulent persévérer.

*Y en a-t-il beaucoup qui soient en état de péché mortel ?*

Malheureusement il y en a beaucoup. Tous les pécheurs sont-ils néanmoins appelés à aller au Ciel ?

Oui.

*Que faut-il qu'ils fassent pour aller au Ciel ?*

Il faut qu'ils se fassent pardonner leurs péchés.

*Récitez le dixième article du symbole ?*

La rémission des péchés.

*Que signifient ces paroles : la rémission des péchés ?*

Ces paroles signifient que Jésus-Christ a laissé à son Eglise le pouvoir de remettre les péchés.

*C'est-ce que remettre les péchés ?*

C'est les pardonner.

*Qui est-ce qui a le pouvoir de remettre les péchés ?*

Dieu seul. Oui, il n'y a que Dieu qui ait le pouvoir de remettre les péchés, et non seulement le pouvoir, mais le droit.

C'est ce que nous enseigne le prophète Isaïe : *"C'est moi-même et moi seul qui efface vos iniquités."*

TRAIT HISTORIQUE

Au quatrième siècle, une grande pécheresse nommée Thaïs, employait à la perte des âmes les talents et les faveurs qu'elle avait reçus de la nature. Un jour Dieu lui parle et la touche par la bouche d'un saint solitaire, et Thaïs met le feu à ses bijoux et à ses parures amoncelées. Puis elle se fait enfermer dans une étroite cellule où chaque jour on lui passe un peu de pain et d'eau par une petite fenêtre. La grande pécheresse répétait sans cesse ces paroles : *"O vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi !"* Au bout de trois ans, Dieu fit connaître à son apôtre, saint Paphuque que l'héroïque pénitente avait trouvé grâce à ses yeux. On ouvrit sa prison volontaire, mais cette âme sanctifiée par la pénitence était mûre pour le Ciel ; elle mourut

quinze jours après, et fut honorée comme une sainte.

*Pourquoi Dieu seul a-t-il le pouvoir de remettre les péchés ?*

Parce que c'est lui qui est offensé par le péché.

*Quand vous avez insulté votre père, le voisin peut-il vous dire : Soyez tranquille, moi je vous pardonne tout ?*

Non. Pourquoi ? parce que celui-là seul que vous avez insulté peut vous pardonner, et personne autre.

*Jésus-Christ avait-il le pouvoir de remettre les péchés ?*

Oui, puisqu'il est Dieu lui-même.

*Jésus-Christ a-t-il pu donner ce pouvoir à d'autres ?*

Oui, Jésus-Christ a pu donner ce pouvoir de pardonner, comme un roi donne à ses ministres le droit de faire grâce aux coupables en son nom.

*L'a-t-il réellement donné à quelqu'un ?*

Oui.

*A qui l'a-t-il donné ?*

Il l'a donné à l'Eglise, à laquelle il a conféré son pouvoir et ses droits.

*Est-il bien certain que Jésus-Christ a donné à l'Eglise, dans la personne de ses Apôtres, l'auguste et ineffable pouvoir de remettre les péchés ?*

Oui, c'est une vérité de foi catholique, définie par le concile de Trente, et qu'on ne peut nier, par conséquent, sans tomber dans l'hérésie et sous les anathèmes de l'Eglise.

*L'Écriture sainte nous enseigne-t-elle cette vérité ?*

Oui. Quelques jours avant son Ascension, le Sauveur apparaissant à ses Apôtres, leur dit : *"Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez ?"*

*N'est-ce qu'à ses Apôtres que Jésus-Christ a conféré le pouvoir de remettre les péchés ?*

Non. Ce pouvoir a passé aux successeurs des Apôtres, c'est-à-dire aux évêques, qui le communiquent eux-mêmes aux prêtres, qu'ils associent à l'ouvrage tout divin dont ils sont chargés.

TRAIT HISTORIQUE

L'histoire de Thaïs nous rappelle celle d'un chef de brigands, appelé David. Dieu ayant touché le cœur de ce scélérat, il vint heurter à la porte d'un monastère, demandant à grands cris d'y faire pénitence. Après plusieurs refus, on lui ouvrit la porte du monastère. Après s'être confessé, il se livre aux plus rudes austérités. Le jour, la nuit, il crie sans cesse : *"Miséricorde ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !"* Il s'accuse de ses péchés passés, tout haut et avec tant de larmes et de repentir, qu'on crut quelquefois qu'il en mourrait. Après avoir passé plusieurs années dans cette rude pénitence, une voix céleste lui dit un jour : *"David, tous tes péchés te sont remis."*

*Comment l'Eglise remet-elle les péchés ?*

Elle les remet par les sacrements de baptême et de pénitence.

*Quels péchés remet le sacrement de baptême ?*

Le sacrement de baptême remet le péché originel et même les péchés actuels, si on en avait commis avant le baptême.

*Quel péché remet le baptême chez les enfants ?*

Il ne leur remet que le péché originel, parce qu'ils ne sont souillés que de celui-là.

*Quel péché remet le baptême chez les adultes ?*

Le péché originel et tous les autres dont ils sont coupables.

*Le baptême ne peut-il être administré valablement que par les prêtres ?*

Non, Dieu a voulu qu'à cause de l'indispensable nécessité de ce sacrement, sous la loi Évangélique, il put être administré valablement par les simples fidèles, et même par les hérétiques et les infidèles.

*Le baptême qui remet les péchés originels et même les péchés actuels commis avant la réception de ce sacrement, rend-il impeccables ceux qui le reçoivent ?*

Non.

Si on retombe dans le péché comment peut-on en obtenir le pardon ?

Par le sacrement de pénitence.

Quels péchés remet le sacrement de pénitence ?

Le sacrement de pénitence remet tous les péchés commis après le baptême.

## TRAIT HISTORIQUE

Une femme de mauvaise vie, traversant un jour une Eglise pour abrèger le chemin, vit un grand nombre de personnes y affluer avec empressement. Curieuse de savoir ce qui allait se passer, elle prend place comme les autres. Quelques instants après un prédicateur montant en chaire prêcha sur la miséricorde de Dieu à l'égard des pécheurs. Il répéta plusieurs fois ces mots : *A tout péché miséricorde*, pourvu qu'on se repente. Touchée de ces paroles, elle attendit le prédicateur, et l'accostant, elle lui dit : Est-il bien vrai, mon Père, qu'à tout péché miséricorde ?—Rien de plus certain, Dieu pardonne à tous les pécheurs, pourvu qu'ils se repentent ?—Mais me pardonnera-t-il aussi à moi qui depuis quinze ans commet les plus grands péchés ?—Sans doute, si vous vous repentez, et si vous cessez de les commettre.—S'il en est ainsi, continue-t-elle, je vous prie d'entendre ma confession. Elle se confesse, puis elle demande à rester la nuit dans l'Eglise, parce que, dit-elle, en retournant dans sa maison elle est exposée à retomber dans le péché. Ce qu'elle demanda lui fut accordé. Le lendemain matin on la trouva sans vie dans une chapelle dédiée à la sainte Vierge ; elle était à genoux, la face contre terre, et on vit le pavé inondé des larmes qu'elle avait répandues. Elle avait tellement pleuré ses péchés qu'elle en était morte de douleur.

Le sacrement de pénitence a-t-il le pouvoir de remettre les péchés d'une manière absolue, et quant au nombre et quand à l'énormité ?

Oui, il les remet tous sans restriction. Les paroles de Jésus-Christ sont formelles : *Tout ce que vous délierez*, dit-il, *sera délié*.

Par les mérites de qui les péchés sont-ils remis ?

Les péchés sont remis par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Au nom de qui l'Eglise remet-elle les péchés ?

Au nom de Jésus-Christ.

Les Anges du Paradis, les Saints dans le Ciel, la sainte Vierge elle-même peuvent-ils remettre les péchés ?

Non, ils n'ont pas ce pouvoir.

Ne peuvent-ils rien pour nous sous ce rapport ?

Ils peuvent beaucoup par leurs prières, pour nous aider à nous préparer saintement à recevoir l'absolution.

L'Eglise n'a-t-elle que le pouvoir de remettre les péchés ?

Non, l'Eglise a aussi le pouvoir de les retenir à ceux qui ne sont pas dignes d'en recevoir l'absolution.

Combien donc de pouvoirs Jésus-Christ a-t-il donné à l'Eglise ?

Il lui en a donné deux, celui de pardonner, et celui de ne pas pardonner.

Comment l'Eglise retient-elle les péchés ?

Elles les retient en ne les pardonnant pas, c'est-à-dire en ne donnant pas l'absolution.

A qui la faute si les péchés ne sont pas remis ?

La faute en est au pécheur qui a négligé de se préparer convenablement à recevoir le sacrement de pénitence.

A qui appartient dans l'Eglise le pouvoir de remettre les péchés ?

Le pouvoir de remettre les péchés appartient au Pape, aux Evêques et aux prêtres.

Jésus-Christ n'aurait-il pas pu accorder ce pouvoir à un plus grand nombre de personnes ?

Oui, il l'aurait pu, mais il ne l'a pas fait.

Quel bonheur inestimable, et quelle ineffable consolation, quand on a péché de s'entendre dire au nom du bon Dieu : Je vous absous ; vos péchés vous sont remis ! Quelle sécurité ? Quel allègement pour la conscience ! C'est une félicité pour l'homme qui a faibli de se savoir réhabilité aux yeux de Dieu et aux siens propres. Remercions Dieu d'avoir institué les sacrements.

## FEUILLETON

DU

## PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

NO 10

## LE BAPTÊME DE LA FRANCE

PAR

L'ABBÉ PÉRIGAUD,

DU DIOCÈSE DE MOULINS

(suite.)

## CHAPITRE IV

## LA REINE DES FRANCS

I. La cour de Bourgogne à Genève.—II. La nation burgonde au point de vue politique et religieux.—III. Education de Clotilde chez le roi Gondobald.—IV. Un ambassadeur déguisé en mendiant.—V. Le mendiant volé et le voleur.—VI. Clovis envoie à Clotilde les arches du mariage.—VII. Combat traqué contre la royale fiancée.—VIII. Ravages opérés par les Francs devant les persécuteurs burgondes.—IX. Les fêtes de l'Hymanée à Soissons.

I

Un écrivain célèbre a dit quelque part : « Un homme qui prie dans l'imensité des ruines, et un grain qui germe dans la ténébreuse oppression des chênes, cela suffit : et c'est ainsi que Dieu a fait la France. »

Cet écrivain avait raison de peindre, en deux coups de pinceau, les origines de notre histoire nationale. Car cet homme qui prie au milieu des ruines accumulées dans les Gaules par les barbares, est le saint évêque de Reims : ce grain qui germe dans l'oppression, pour le connaître, il faut nous transporter à la cour des rois de Bourgogne.

Au pied des montagnes du Jura et de la Savoie s'élève une cité antique, maintenant capitale de la Suisse et asile de toutes les nations comme de toutes les libertés.

Admirablement située, elle voit s'étendre devant elle, dans la direction de l'est, les eaux transparentes d'un lac de près de vingt lieues de longueur que traverse—dit-on—sans y mélanger ses flots, le courant rapide du Rhône ; tandis que, au midi, la ville est dominée par des collines désertes qui semblent les premières marches du mont Blanc, et, au nord, par les contreforts jurassiens. A l'ouest s'allongent les vastes plaines de la Bourgogne, entrecoupées de collines, sur lesquels s'épanouissent le pampre luxuriant des vignes et la végétation abondante du hêtre et du bouleau.

Cette ville est Genève.

Le christianisme trouva de bonne heure accès dans cette contrée voisine des Gaules et de l'Italie. Déjà, à la fin du 3<sup>e</sup> siècle, Genève possédait un évêché ; et l'histoire fait mention d'un évêque, nommé Isaac, qui, vers le 4<sup>e</sup> siècle, administrait ce diocèse. Par la suite, l'hérésie arienne fit invasion parmi cette chrétienté florissante, sur les pas des Burgondes. Ce fut alors que le pape Léon le Grand soumit, au milieu du 5<sup>e</sup> siècle, la région genevoise à l'autorité des archevêques de Vienne.

Toutefois, cette décapitation du diocèse de Genève ne fut que transitoire. Au moment où nous transporte ce récit, nous retrouvons dans la ville suisse un évêque titulaire, du nom de Domitianus.

Les rois des Burgondie, après s'être emparés de cette cité, que sa position exceptionnelle rendait l'une des principales clefs de la Germanie, en avaient fait la capitale de leur royaume (1). Ils y avaient même établi leur résidence habituelle, avant que le sort des armes leur eût permis de la transporter à Lyon.

(1) Avant de tomber au pouvoir des Burgondes, Genève avait appartenu aux Allobroges.

De hautes tours, recouvertes de terrasses à rampes crénelées, indiquaient la demeure royale.

C'était là, à l'ombre de cette forteresse d'un aspect redoutable, qu'attendait sa glorieuse destinée, celle qui devait remplir un rôle si important dans la fondation de la monarchie chrétienne en Gaule : comme une tendre fleur, échappée à l'orage qui avait tout dévasté autour d'elle, la future reine des Francs s'y épanouissait dans toute sa fraîcheur et dans toute sa beauté.

Clotilde était son nom ; et le roi des Burgondes, son oncle, en tutelle duquel elle vivait, s'appelait Gondobald.

Elle descendait, par son père, du fameux Gondicaire, qui périt sous les coups d'Attila, au milieu d'une bataille qu'il lui livra, afin de protéger ses Etats et le christianisme contre les envahissements des Huns. Gondicaire étant mort, son royaume avait été partagé entre ses quatre fils, Gondemar, Godéghésil, Gondobald et Chilpéric.

C'est de ce dernier prince qu'était née Clotilde.

L'entente entre les héritiers du royaume burgonde n'avait pas été de longue durée.

La mort de Godéghésil fut le signal du conflit. Gondobald partit en guerre contre ses deux frères. Il brûla Gondemar dans la forteresse, où il s'était réfugié après le désastre de son armée. Quand à Chilpéric, il le captura sur le champ de bataille, l'emmena avec sa femme et ses enfants à Genève, et les fit tous périr sous ses yeux, à l'exception de ses deux plus jeunes filles, Clotilde et Sédélende. On prétend même que ces innocentes créatures ne durent leur salut qu'à la protection d'un ange, qui les avait ainsi miraculeusement soustraites à la fureur des meurtriers.

A la suite de ce double fratricide, Gondobald s'était emparé des fiefs de ses cohéritiers et régnait depuis, sans partage, sur toute la Bourgogne. C'était entre ses mains, rougies du sang de Chilpéric, que reposait, en ce moment, la tutelle de ce noble rejeton de l'arbre royal abattu par la tempête.

• II

Mais faisons plus ample connaissance avec le milieu social où vivait l'orpheline Clotilde.

Depuis plusieurs siècles, les Burgondes avaient joué un grand rôle à travers les commotions politiques que soulevait l'agonie de l'empire romain. Sans remonter plus haut dans la nuit des temps, au commencement du siècle où nous reporte cette histoire, ils occupaient le territoire compris entre Mayence, Spire, Strasbourg, Bâle et Besançon (1).

Quelques années plus tard, ils voulurent étendre leurs possessions jusqu'à la Moselle. Mais Aëtius, chef des légions romaines, accourut du fond de l'Italie et les refoula vers la première Germanie. Dès que Aëtius fut reparti pour Rome, afin d'y disputer le commandement suprême à ses rivaux, les Burgondes profitèrent de son absence pour recommencer leurs envahissements. Dans ce but, ils se mêlèrent au mouvement révolutionnaire, qui éclata contre la domination des Césars parmi toutes les provinces de l'Est.

Revêtu de la dignité de patrice, Aëtius accourut de nouveau, enrôla en foule des mercenaires Huns et Alains, qu'il entraîna sur son passage à la suite des aigles impériales, et fit un massacre de vingt mille Burgondes, un nombre desquels se trouve leur chef Gonthar.

Depuis ce désastre, on ne vit plus de Burgondes sur les bords de la Moselle ni du Rhin : et ce fut à partir de cet événement malheureux, qu'ils se retranchèrent dans la tranquille possession de la Savoie et du pays suisse jusqu'à Neuchâtel.

On les retrouve néanmoins dans l'alliance que conclurent les diverses peuplades gallo-romaines pour écraser, au milieu des Champs Catalauniens, les hordes sanguinaires du terrible Attila.

(1) Les Burgondes, devenus les Bourguignons, peuple de la famille teutonique, étaient originaires de plaines situées entre la Vistule et l'Odér, dans la Germanie septentrionale. Ils exerçaient presque tous le métier de charpentiers ou de forgerons. Ce peuple passait pour le plus civilisé et le plus doux de tous les peuples barbares.

Parmi les centaines de milliers d'hommes qui restèrent sur le champ de bataille, on pouvait voir, aux traces de leurs nombreuses victimes, combien cher les Burgondes avaient payé cette délivrance de la domination tartare.

Après ce suprême effort, chaque nation éprouva le besoin de se recueillir et de réparer, au sein de la paix, les forces qu'une guerre si meurtrière leur avait ravies ; c'est ce que fit, comme les autres peuples, le peuple burgonde. Vingt années s'écoulèrent dans ce sommeil réparateur. Mais, un jour, il s'éveilla avec le regret de trouver ses limites de la Saabaudie trop étroites pour sa vie exubérante.

Avitus, commandant impérial des Gaules, vint d'être déposé par le Sénat romain ; et ce fut le Suève Rikimer, chef des barbares auxiliaires, qui lui succéda avec le titre de *Patrice*.

Rikimer était favorable aux Burgondes ; ceux-ci voulurent profiter de la situation. Ils envahirent les deux rives de la Saône et occupèrent tout le pays éduen et séquanais. Ils ne firent cependant pas le partage proprement dit des terres conquises. Toutefois, comme les Visigoths en avaient agi avec les populations méridionales des Gaules, chaque chef burgonde partagea avec chacun des sénateurs gallo-romains le droit de propriété sur les terres que ceux-ci possédaient dans la région envahie, en sorte que les copropriétaires se donnaient réciproquement le nom de *Hétes*.

Dès que l'empereur Sévère eut disparu au fond de l'abîme creusé sous son trône par le débordement de ses vices, Rikimer gouverna l'empire et profita de sa puissance souveraine pour honorer de la pourpre la nation burgonde, son allié. Il donna à l'un de ses deux rois le titre de *Patrice*, et à l'autre, celui de *Maître des Milices*. Ce fut à la faveur de ces dignités impériales que les Burgondes purent enfin arrondir leur royaume, tel que nous le trouvons à l'époque qui nous occupe : c'est-à-dire qu'ils étendirent leur domination à la première Lyonnaise, à la Séquanie et à la Viennoise, et qu'ainsi ils transportèrent les limites de leur territoire, des bords du Doubs et de la Saône jusqu'à la Durance.

Telle était, au point de vue politique, la nation d'où sortait et où vivait la princesse Clotilde. Afin de nous en faire une idée plus complète, voyons ce qu'elle était au point de vue religieux.

Comme nous l'avons dit, la nation burgonde était chrétienne. Elle renfermait dans son sein d'illustres évêques, entre autres Avitus, évêque de Vienne, très puissant sur son siècle par la culture des lettres et l'éclat de sa doctrine et de ses vertus.

Genève elle-même avait vu se succéder, sur son siège épiscopal, une longue et glorieuse suite de Pontifes. Un usage cependant assombrissait cet horizon, qui aurait dû être si pur.

Ce usage était l'hérésie arienne.

Né à Alexandrie, en Egypte, de la révolte d'un fils orgueilleux de l'Eglise, l'arianisme avait, en quelques années, mis en feu tout l'Orient. Sa doctrine consistait à affirmer la dualité de personnes en Jésus-Christ, et, par conséquent, à nier la maternité divine de la Vierge Marie.

Constantin le Grand avait terrassé la nouvelle erreur, au concile de Nicée.

Mais son successeur sur le trône de Constantinople, son fils Constance, prit en main la cause du novateur Arius. Il fut contamné par un conciliabule le célèbre champion de la vérité catholique, Athanase, évêque d'Alexandrie, qui, de toute la force de sa foi, s'était opposé à travers tous les périls au succès de l'hérésie naissante. Ensuite, attiré en Gaule par des troubles qu'il avait eu à réprimer dans cette portion occidentale de son vaste royaume, Constance y avait en même temps jeté le brandon de cette discorde religieuse, qui divisait si profondément son empire d'Orient. Il avait même, en l'an 353, convoqué à Arles un concile d'évêques gaulois, qui ratifièrent la condamnation d'Athanase et exaltèrent l'impie Arius.

Sous Théodose, l'hérésie fut loin d'être apaisée.

L'erreur arienne n'avait, jusque-là, hanté, que les sommets intellectuels de



l'époque, c'est-à-dire les esprits cultivés ; toutefois, elle ne s'était jamais implantée dans les masses populaires, que préservaient de toute leur influence les évêques orthodoxes, même du fond des prisons et de l'exil où ils étaient détenus, victimes de leur zèle à défendre l'intégrité de la foi.

Aussi, grâce aux coups vigoureux que lui porta le jeune et pieux empereur de Constantinople, admirablement secondé par une pléiade d'illustres et savants docteurs, tels que Grégoire de Nazianze, Basile de Césarée, Grégoire de Nysse, Hilaire de Poitiers et Ambroise de Milan, l'hérésie nouvelle eut le sort de toutes les hérésies ; elle déclina promptement, et finit par s'éclipser de la scène du monde en Orient, sans y laisser d'autres traces que le souvenir des persécutions, qu'elle avait suscitées contre les vaillants défenseurs du catholicisme.

Repoussée ainsi du sein de l'empire romain, l'erreur s'était réfugiée dans un milieu qui lui opposa moins de résistance.

Les Lombards, les Suèves, les Vandales, les Goths, et en particulier les Burgondes, lui offrirent un abri tutélaire, où, sans faire de grands progrès, elle pouvait continuer à vivre en sécurité. Il faut l'avouer, ce terrain était on ne peut plus favorable à cette plante parasite.

Primitivement, ces peuplades barbares s'étaient ruées sur les débris du vieux monde, imbués des doctrines d'un paganisme grossier, et adonnées aux pratiques d'un fétichisme féroce et absurde. Néanmoins, leur contact avec la civilisation romaine les avait adoucies et, par là-même, préparées à accepter une religion plus proportionnée à leurs nouvelles aspirations.

Le vrai christianisme ayant déjà ainsi opéré un notable changement dans les idées et les mœurs de ces peuples, le faux christianisme trouvait le chemin tout ouvert. Le terrain était déblayé. Les novateurs n'avaient plus qu'à s'y présenter et à déployer aux yeux des barbares, habitués quelque peu à la lumière évangélique, un évangile dénaturé au sens de l'hérétique Arius.

C'est ce qui explique comment ce nuage de l'erreur arienne, soulevé en Orient, était venu s'abattre sur l'Occident, et enveloppait alors de son ombre délétère le ciel de la Bourgondie.

III

Gondebald, quoique disciple fervent de l'hérésie, laissait cependant entière liberté à sa noble captive pour la pratique de sa religion.

Or, comme sa malheureuse mère, Clotilde était catholique.

Le courage admirable avec lequel elle supporta, dans un âge si impressionnable, ses cruelles infortunes lui eut bien vite conquis la sympathie de tous ceux qui l'approchaient. Gondebald lui-même fut touché de la sérénité d'âme de cette tendre enfant. La jeune chrétienne sentait bien parfois se réveiller dans son cœur blessé la voix du sang, qui criait vengeance, mais elle préférait prêter l'oreille à la voix de la grâce, qui lui disait de pardonner au meurtrier de sa famille.

Aussi, ses rapports avec son oncle étaient-ils habituellement empreints de la plus grande douceur.

Prier durant de longues heures pendant le jour et souvent pendant la nuit ; accomplir les œuvres d'une pénitence rigoureuse ; visiter fréquemment les églises ; secourir par toutes sortes de bons offices les pauvres et les malades : tels étaient ses exercices ordinaires, tels étaient son bonheur et sa vie.

A ces qualités surnaturelles, Clotilde joignait de remarquables dons de la nature.

Taille élevée, manières pleines de distinction, esprit ouvert et délicat, visage d'une angélique beauté : tous ces avantages extérieurs, complétés par ceux d'une belle âme et d'un grand cœur, faisaient de la jeune princesse l'idole de Genève. On l'adorait, on l'aimait, et même on la vénérail ; car sa vie pieuse, chaste et bienfaisante éclatait, comme un miracle d'honneur et de vertu, au sein de cette cour impie et licencieuse des rois de Bourgondie.

Clotilde n'avait pas encore atteint sa

vingtième année, quand un événement, d'une souveraine importance pour elle, vint la tirer du calme de sa vie de retraite et d'obscurité.

Un dimanche soir, elle revenait de l'office divin et rentrait au palais. Une foule de pauvres l'attendaient dans la cour inférieure, qui donnait accès à ses appartements privés. Elle avait la pieuse habitude de consacrer entièrement le jour du Seigneur aux exercices de la dévotion et de la charité : Dieu et les malheureux se partageaient les différentes heures de cette journée bénie.

En la voyant paraître, tous ces visages, qui portent l'empreinte de la souffrance, s'épanouissent. On dirait que ces déshérités de la terre font une halte d'un moment dans le chemin douloureux de la vie, et qu'ils entrevoient, à travers leurs larmes, une vision du ciel !

Leur princesse bien-aimée porte un voile léger, sous lequel on aperçoit sa noble figure, où la compassion imprime une céleste mélancolie.

Elle s'assied sur un banc de gazon, ombragé par le pampre d'une vigne vierge qui laisse passer, en les atténuant, les rayons ardents d'un soleil d'été. Elle prend sur ses genoux un linge blanc, et se fait apporter un bassin et une amphore pleine d'eau. Tous les mendiants se mettent à défilier devant elle ; à chacun elle lave les pieds, et les essuie avec une expression de ravissante bonté, puis leur met dans la main une pièce de monnaie.

Cependant un mendiant, à la physiologie étrange, se tenait à l'écart et ne perdait pas des yeux l'ange de la charité.

Dès que la foule des pauvres s'est écoulée, il quitte son poste d'observation et s'approche pour recevoir, lui aussi, sa part des bons offices et des aumônes de la bienfaisante princesse.

Il est revêtu d'une saie grise, rapiécée de morceaux d'étoffes multicolores : sur ses reins est attachée une besace en lambeaux, et il s'appuie sur un gros bâton noueux. Néanmoins, sous cet accoutrement misérable, l'inconnu montre une figure distinguée, qu'encadrent de longs cheveux noirs en désordre.

Il a la démarche embarrassée d'un homme qui exerce pour la première fois ce triste métier. Toutefois il s'enhardit : et le voilà, à son tour, en présence de Clotilde.

Au moment où celle-ci, après lui avoir lavé et essuyé les pieds, lui remet son offrande, le mendiant relève le bord de la manche de sa bienfaitrice et dépose sur sa main un respectueux baiser. Surprise de ce témoignage insolite, Clotilde le regarde avec un air d'étonnement.

L'inconnu, sans perdre contenance sous ce regard scrutateur, se penche alors vers elle et lui dit à voix basse :

— Noble princesse, j'ai une mission importante à remplir auprès de vous. Mais je ne puis le faire ici. Conduisez-moi donc dans un lieu où personne ne pourra entendre le secret que j'ai à vous confier.

A ces paroles, la fille de Chilpéric se lève, fait signe au mendiant de la suivre ; et bientôt ils ont disparu, tous les deux, à travers les longs couloirs de la royale demeure.

(à suivre)

PETITE CLÉ DU PURGATOIRE

OU MOYEN DE SOULAGER

LES AMES SOUFFRANTES

PAR LES INDULGENCES

Brochure in-18 de 136 pages

portant l'imprimatur de

Monseigneur de Saint-Hyacinthe

Prix : 15 cents ; la douzaine : \$1.50

J. LAMARCHE

PLOMBIER - COUVREUR

POSEUR

d'Appareils à Gaz à Eau chaude et à Vapeur

HAUTE ET BASSE PRESSION

1608 NOTRE-DAME 1608

TELEPHONE 1885 — MONTREAL — TELEPHONE 1885

C. B. LANCTOT

1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE

Approuvé par Sa  
Grandeur Monseigneur  
de Montréal.

SAYS NOIRS,

MÉRINOS

ET

SOUTANES;

sur

COMMANDE.



HUILE D'OLIVE

Pour les sacraux

HUILE POUR TABLE

AUBES

PURIFICATOIRES

LAVABOS

ET

LINGERIE

POUR

EGLISE.

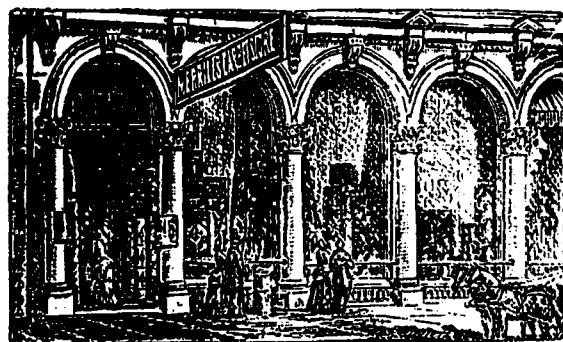
Importation de Calices, Cibores, Burettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers, Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux, Candélabres, Encens, Harmoniums, etc.

Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemin de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie.

Spécialité DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.

ENTREPOT DE TAPIS

A. L. C. MERRILL



Importateur de  
TAPIS

Velours—Bruxelles—Tapissierie

Imperial—Feutre—Mattings

PRELARTS

Anglais et Linoléums &c. &c.

1670, RUE NOTRE DAME

(Près de l'église Notre-Dame)

MONTREAL

CASTLE & FILS

No 40  
RUE BLEURY  
MONTREAL, QUE.



PEINTRES SUR VERRES

POUR LES

FORT COVINGTON, N. Y.

P. O. Box No. 1.

VITRAUX D'EGLISES

Les Vitraux, Tableaux et Personnages sont garantis valoir ceux qui sont importés. Témoignage avec permission de son Eminence le Cardinal E. A. Taschereau.